

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

54e Année. N° 7 1er Juillet 1911.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Le Drame de la Vie

(*Suite*).

C'est surtout dans la chasse aux oiseaux que l'homme a déployé le plus d'ingéniosité. Il faudrait, pour s'en faire une idée, parcourir les traités spéciaux où sont énumérés les innombrables engins dont fut victime la malheureuse faune ailée depuis les anciens pièges à la glu jusqu'aux savants procédés qu'employa la fauconnerie des temps relativement modernes. L'emploi de la glu fut l'enfance de l'art. L'on en retrouve la trace aux époques les plus reculées. Virgile le fait remonter jusqu'aux âges mythologiques et Ovide,

ému de pitié pour les bestioles capturées, parle de ces « gluaux perfides que l'on allait placer sur les branches d'arbres et où venaient s'empêtrer les faibles volatiles par ces mêmes plumes qui devaient assurer leur liberté ».

Ce qui ressort de cette lamentable histoire c'est que tout devint arme aux mains de l'homme impitoyable : les pièges, le feu, les poisons eux-mêmes qu'il emprunta aux serpents venimeux et dont l'emploi non moins déloyal que dangereux répugne, il faut bien le reconnaître, aux chasseurs des temps modernes.

Nous avons jusqu'ici parcouru comme à vol d'oiseau les principales phases de la lutte livrée par l'homme contre les différents groupes d'animaux ; mais il est un fait de date mémorable qu'il importe de signaler. Pendant les premiers siècles de la période quaternaire, le primitif, bien que s'étant dès longtemps avisé d'organiser des battues avec le concours de ses semblables, dut constater souvent combien étaient insuffisantes ces forces même associées, en présence d'un gibier qu'il devait non seulement forcer et combattre, mais encore découvrir et surtout poursuivre. C'est alors qu'afin de pouvoir continuer et mener à bonne fin sa conquête du monde animal, il dut choisir l'un des représentants de ce monde lui-même pour s'en faire un collaborateur dans cette œuvre non moins ardue que lente et périlleuse. Or, quel animal eût-il pu choisir sinon celui qu'indiquaient, comme associé naturel et à coup sûr prédestiné, des aptitudes toutes spéciales, c'est-à-dire une intelligence hors ligne, une remarquable perfectibilité et enfin une fidélité à toute épreuve... en d'autres termes, le chien?

« Sans le chien, dit Toussenel, dans son *Esprit des bêtes*, pas de société humaine possible. Au commencement Dieu créa l'homme, et le voyant si faible, il lui donna le chien. C'est le chien qu'il chargea de voir, d'entendre, de sentir et de courir pour l'homme. Et pour qu'il fût tout entier à son maître, il le titra essentiellement en fidélité et en dévouement, affections du mode majeur. »

Le concours de cet associé actif, fidèle, infatigable qui, ajoutant ses facultés à celles de l'homme, doublait sa puissance de recherche ou d'agression lui procurait d'inespérées facilités, pour quêter, suivre à la trace, lancer et défaire la plupart des proies qui, sans son aide, lui eussent le plus souvent échappé. Aussi, combien profond dans l'histoire des civilisations fut le sillage qu'y a laissé cet animal incomparable.

Le premier état des sociétés humaines, dit le Dr Jonathan Franklin, dans sa *Vie des animaux*, a été la guerre, guerre avec les nations environnantes, guerre avec la race animale. La Bible nous a conservé les principaux traits de cette période initiale dans la farouche figure de Nemrod, chasseur de bêtes et chasseur d'hommes. Le jour où la société naissante eut décidé cet être dont l'origine est mystérieuse (chacal ou loup modifié) à devenir son

allié dans cette guerre permanente, elle opéra une diversion puissante en sa faveur. Dès ce jour, la question fut, comme on dit, résolue en principe. Le chien ami de l'homme, en même temps qu'ennemi de ses ennemis, changea du tout au tout les conditions de la lutte. La civilisation, en divisant les forces de la nature vivante, avait trouvé le secret de son ultérieure et définitive prédomination.

Dès le début de l'âge historique on voit ce collaborateur inattendu jouer l'un des premiers rôles dans les grandes chasses auxquelles se livraient avec passion les peuples de l'Orient. Aussi, a-t-on retrouvé sur les monuments de l'Égypte et de l'Assyrie de très anciennes sculptures représentant cet indispensable auxiliaire de l'homme. Les Grecs faisaient remonter jusqu'à l'époque mystique de Castor et Pollux, l'art de l'utiliser dans les expéditions *cynégétiques* — mot dont l'étymologie même, tirée de deux mots grecs signifiant *chien* et *conduire*, indique que c'était bien aux chiens que l'on confiait la conduite de la chasse.

Les auteurs grecs et latins font mention d'anciennes races de chiens, races à demi sauvages et terribles qui étaient surtout faites pour le combat (*pugnaces*, combattants). Parmi elles était la race des chiens d'Hircanie qui, en raison de leur force et de leur férocité, passaient pour avoir été croisés par un tigre; les locriens qu'on employait particulièrement dans la chasse aux sangliers; les chiens de Pannomé dont on se servait tantôt pour la chasse et tantôt pour la guerre: les molosses de l'Epire également dressés à la chasse, aux combats et aux jeux sanglants des amphithéâtres. Ces animaux féroces se distinguaient par une qualité qu'on retrouve encore aujourd'hui chez les bouledogues, et quelques autres chiens de combat, c'est-à-dire un inviolable attachement à leurs maîtres.

Parmi les chiens de grande taille et de force remarquable que possède encore le monde civilisé il faut citer le dogue du Thibet, véritable géant de son espèce, majestueux et d'aspect effrayant, à qui est confiée en toute sécurité la garde des troupeaux sur les plateux de l'Himalaya en même temps que celle des villages dont les habitants se trouvent absents pendant des journées entières; les dogues ou chiens de bouchers employés dans les abattoirs; les chiens des Pyrénées, gardiens des troupeaux qu'ils défendent à l'occasion dans l'attaque des ours; les danois, gardiens vigilants des habitations; les chiens de Terre-Neuve dont on connaît les exploits de sauvetage, et enfin les admirables chiens du Saint-Bernard. Nous n'en finirions pas si nous voulions compter les races, genres et variétés innombrables de chiens catalogués par les naturalistes.

A l'exemple de cet incomparable associé, d'autres carnassiers ont été dressés en divers pays pour être mis en état de rendre aux chasseurs des services analogues à ceux dont il s'est de tous temps si bien acquitté; mais ce

fait exceptionnel ne s'est jamais appliqué qu'à des chasses d'un genre absolument spécial. C'est ainsi qu'en Égypte, l'on employait il y a déjà bien des siècles le guépard dans la chasse aux gazelles. Cet usage s'est conservé dans l'Inde jusqu'à l'époque moderne et nous-mêmes à l'instar des Romains ne nous servons-nous pas du furet pour débusquer les lapins sauvages de leurs terriers ?

Le cheval, dont la conquête et la domestication remontent jusqu'à la phase pastorale, nous prête son aide dans la poursuite de gibiers agiles. C'est grâce à sa rapide allure que l'homme peut relancer et poursuivre l'autruche au désert, le cerf dans la forêt, le lièvre dans les campagnes, en même temps qu'il se dérobe à la fureur des fauves qui, provoqués par la chaleur, changent les rôles parfois en le poursuivant à leur tour. C'est dans des conditions plus ou moins analogues que l'on utilise l'éléphant dans la chasse dangereuse du tigre asiatique.

L'homme, bénéficiant du concours efficace que lui prêtent certains animaux plus ou moins domestiqués, dans ce qu'il appelle avec emphase ses exploits cynégétiques, est allé plus loin encore et a conçu l'idée de se faire aider par des oiseaux de proie pour la chasse de certains gibiers ailés, bien autrement insaisissables que ceux qu'il poursuit dans les champs ou dans les bois.

Mais il est facile d'imaginer combien fut malaisé le dressage de rapaces insociables à la domestication desquels il était parfaitement inutile de songer. C'est aux peuples de la Perse que l'on attribue la découverte et l'emploi de cet ingénieux mais peu praticable procédé. Divers écrits anciens relatent que l'un des premiers rois mythiques des régions orientales aurait enseigné à ses sujets l'art de dresser des faucons pour la chasse de certains grands volatiles.

Quoi qu'il en soit, le goût de cette chasse originale se répandit de proche en proche. De la Perse, il passa dans le monde greco-romain et Pline mentionne, à titre de singularité, que dans certains districts de la Thrace, les hommes et les éperviers chassaient de compagnie et se partageaient ensuite leur butin. A l'époque de l'invasion des Barbares la chasse au faucon fut répandue dans toute l'Europe centrale par les Germains, les Slaves et les Scandinaves et ce sport, essentiellement aristocratique, jouit de la plus grande vogue pendant le moyen âge presque entier. Dans chaque manoir féodal, il y avait une sorte d'école où l'on enseignait le dressage des gerfauts, des éperviers, voire même des aigles. Les gerfauts, tout spécialement, étaient appréciés pour leur admirable beauté, leur courage et leurs aptitudes exceptionnelles.

Les souverains de l'Europe dépensaient alors des sommes folles pour se procurer quelques représentants de cette magnifique race de gerfauts blancs

d'Islande dont le grand fauconnier des rois de Danemark avait monopolisé le trafic, patronné par les rois eux-mêmes qui en tiraient des revenus considérables.

Le jeune Albert de Luynes capta la faveur de Louis XIII encore enfant par son habileté à dresser des pies-grièches, pour la chasse aux petits oiseaux. A la cour de Louis XIV et de Louis XV, les « officiers de la fauconnerie » jouirent des privilèges exceptionnels. C'était grande fête parmi les courtisans quand le roi donnait l'ordre d'organiser une de ces chasses aériennes, où l'on faisait poursuivre un pauvre héron, par tel faucon dont les aptitudes bien constatées avaient été développées par un long et méticuleux entraînement.

C'était pourtant un jeu cruel, mais cela n'empêchait nullement les belles dames de la cour de pousser de petits cris de joyeuse émotion, quand le malheureux héron déchiré, sanglant, finissait par tomber lourdement sur le sol, après s'être débattu désespérément en l'air contre le faucon féroce et toujours victorieux.

En Europe, la chasse au vol, tombée en désuétude depuis la vulgarisation des armes à feu, a complètement disparu de nos jours ; mais elle s'est conservée en Perse, chez les Arabes, les Tartares, les Chinois et les Japonnais.

Tout en nous gardant d'abuser de redites, nous devons insister sur ce fait que les causes déterminantes du régime de la chasse ont eu pour origine la misère croissante du malheureux primitif qui ne pouvant plus se contenter des insignifiants produits de la quête fut contraint d'affronter les difficultés et les dangers du nouveau régime dont nous racontons les péripéties.

Les premiers chasseurs inexpérimentés, démunis d'armes suffisantes et dont la carnassière demeurait si souvent vide, étaient contraints d'accepter tous les gibiers que leur procurait le hasard et, certes, l'on a pu constater qu'ils ne se montrèrent nullement difficiles. L'exploration des *Kjækken-mœddinger* danois non moins que celle des débris trouvés dans l'entourage des cités lacustres et des cavernes à ossements, ont prouvé que les aborigènes de l'Europe préhistorique consommèrent fort longtemps toutes sortes d'animaux : loutres, chats sauvages, lynx, castors, phoques, loups, renards, fouines, putois, etc., et cela en de telles quantités que l'on est amené à penser qu'ils avaient fini par s'alimenter sans nul dégoût de ces bêtes puantes... Chose assez bizarre en vérité. Mais ce qui l'est bien plus encore c'est que ces goûts, qui nous paraissent si peu justifiés, se conservèrent si longtemps qu'après tant de siècles, en Grèce comme à Rome, l'on vendait dans les rues à titre de gibier parfaitement comestible : renards, fouines, taupes et hérissons.

Ce ne fut que graduellement que l'on distingua les bêtes dont la chair fournissait un aliment vraiment agréable et que furent décidément recherchées celles qu'une domestication ultérieure transforme en ce que nous

appelons « viande de boucherie ». C'est ainsi que devinrent nourriture de prédilection pour les anciens gourmets: moutons, chevaux et ânes sauvages... à ce point même que quelques-unes de ces espèces se trouvèrent presque entièrement détruites avant les premières années de notre âge historique.

A la station de Solutré (Saône-et-Loire) les ossements des chevaux consommés par les anciens hippophages formaient une si prodigieuse accumulation que l'on estime à plus de vingt mille les squelettes que l'on y déterra. Ajoutons, dans le même ordre d'idées, qu'en Asie les dromadaires anéantis dans leur état de liberté n'y subsistaient plus qu'à l'état domestique. L'Europe ancienne était peuplée de grandes espèces de ruminants: bœufs sauvages, buffles, bisons et aurochs qui furent à tel point pourchassés que la race sauvage a complètement disparu. Les derniers représentants de l'aurochs (ancêtre présumé de nos bœufs domestiques), sont actuellement conservés à titre de derniers spécimens d'une race éteinte dans certaines forêts de la Lithuanie ainsi que dans un parc seigneurial d'Écosse. De nos jours encore il se fait un massacre insensé de bisons dans l'Amérique du Nord, où par centaines de mille ils sont stupidement décimés par les Anglo-Saxons.

Les sangliers furent, dès l'antiquité, classés parmi les gibiers de très haute valeur. La mythologie grecque les avait consacrés à Diane, déesse de la chasse. Les Romains capturaient ces animaux au moyen d'énormes et solides filets et les entretenaient en troupeaux dans des parcs fortement clôturés et appropriés à ces redoutables pensionnaires. Plutarque rapporte que chaque jour, huit sangliers cuisaient à des heures différentes dans les immenses cuisines de Marc-Antoine... afin que, dans le nombre, il s'en trouvât toujours un cuit à point au moment toujours imprévu où le fantasque et fastueux triumvir demandait à être servi sans délai : Voilà ce qu'on peut appeler un homme précautionné.

Arrêtons-nous ici et remettons à notre prochain article la suite de l'histoire de la chasse et de la place importante qu'elle occupe dans le grand chapitre d'alimentation des peuples.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

La Grande Énigme

Par Léon DENIS

Dès les premières pages de ce livre admirable on a la sensation de pénétrer dans un temple, d'où, comme une fumée d'encens, monte et s'exhale un hymne grandiose d'adoration au Père infini des âmes et des mondes. Dans ce temple idéal, qui s'élargit, se hausse et s'illumine de clartés nou-

velles à mesure qu'on avance d'un pas, on se sent soi-même insensiblement grandir ; l'âme peu à peu se dilate, se transforme, se transfigure, rayonne. Et l'on cesse bientôt de lire pour écouter des voix mystérieuses qui passent, et l'on se recueille pour méditer quelques-unes de leurs captivantes harmonies, tantôt celles-ci: « Chaque âme est un rayonnement de la grande âme universelle, une étincelle émanée de l'éternel foyer. Mais nous nous ignorons nous-mêmes, et cette ignorance est la cause de notre faiblesse et de tous nos maux. » — ... Issues de Dieu toutes les âmes sont sœurs ; tous les enfants de la race humaine sont unis par des liens étroits de fraternité et de solidarité. Aussi, les progrès de l'un de nous sont ressentis par tous, de même que l'abaissement d'un seul affecte l'ensemble » —; tantôt celles-là: « Il n'est pas de distance pour les âmes qui sympathisent. De même que les mondes échangent leurs radiations à travers les profondeurs étoilées, de même les âmes qui s'aiment communiquent ensemble par la pensée »..... Sous le regard de Dieu, elle (l'âme) examine, elle étale ses intentions, ses sentiments, ses désirs ; elle passe en revue tous ses actes et, avec cette intuition qui lui vient d'en haut, elle juge ce qui est bon ou mauvais, ce qu'il faut détruire ou cultiver. Elle comprend alors que tout ce qui vient du moi doit être abaissé pour faire place à l'abnégation, à l'altruisme; que, dans le sacrifice de soi-même, l'être trouve le plus puissant moyen d'élévation, car plus il se donne, plus il s'agrandit. De ce sacrifice, il fait la loi de sa vie, loi qu'il imprime au plus profond de son être, en traits de lumière, afin que toutes ses actions soient marquées de son empreinte. » —... « Dieu est en nous et nous sommes en lui. Dieu est le grand foyer de vie et d'amour dont chaque âme est une étincelle, ou plutôt un petit foyer encore obscur et voilé, qui contient à l'état embryonnaire toutes les puissances. A tel point que si nous savions tout ce qu'il y a en nous et quelles œuvres grandioses nous pouvons réaliser, nous transformerions le monde; nous l'élèverions d'un bond dans la voie immense du progrès. »

Avant d'entrer on était mêlé à la foule de ceux qui s'abstiennent de penser, c'est-à-dire de vivre de la vie de l'esprit, ou qui l'osent à peine ou qui l'oublient; mais qui, quoi qu'ils fassent, ne peuvent échapper à la souffrance, et l'on souffrait avec eux. Maintenant que les yeux sont dessillés, qu'on est comme renouvelé, la grande énigme se dévoile à l'âme ravie; la terre cesse d'apparaître comme le paradis réservé aux seuls jouisseurs et aux puissants ou comme la vallée de larmes et sans but des faibles et des opprimés ; c'est avant tout une école où les leçons de la vie, c'est-à-dire l'étude, l'effort, le travail, la souffrance et la douleur alternent avec les heures de paix, de bonheur, de triomphe et de joie. Qu'importent désormais les épreuves à venir et pourquoi les redouter ? N'a-t-on pas plutôt lieu de désirer les subir, comme l'ascensionniste désire franchir les derniers escarpements d'un som-

met qu'il a projeté d'atteindre et où il pressent qu'il trouvera, avec le repos, de larges et magnifiques compensations à ses efforts et à ses fatigues?

Que dire encore de ce livre, dont chaque parole nous tient sous le charme et nous éblouit; dont chaque pensée nous élève et nous transporte d'enthousiasme? — Décrit-on de la rose l'épanouissement, l'éclat et le parfum? — Non, de même que pour voir et sentir la rose il faut la cueillir, de même pour apprécier et comprendre ce livre, il faut le lire. Lisez-le donc, ô vous tous spirites et spiritualistes, qui que vous soyez, quelle que soit la place que vous occupiez dans la clarté du savoir et de la foi ou la pénombre des débuts ou du doute ; imprégnez-vous de ses enseignements, recueillez-en précieusement la semence, et, debout, comme le grand semeur, jetez-la à pleines mains aux quatre vents de l'horizon. Si sur des sols arides ou rocailleux elle va se perdre ou se dessécher, elle tombera toujours, n'en doutez pas, sur des terrains préparés et féconds où vous la verrez germer, fleurir et donner des fruits.

***

La *Grande Énigme*, de Léon Denis, — nous n'avons pas de mérite à le prédire, tous les spirites qui liront ce livre seront de notre avis, — fera époque dans le cours si imposant et si rapide de l'évolution de la philosophie spirite. Songez donc ! la naissance du spiritisme en France ne remonte guère à plus d'un demi-siècle, et depuis ce temps, depuis Allan Kardec et son *Livre des Esprits*, jusqu'à Léon Denis, et son dernier ouvrage, que de brillants défenseurs se sont levés pour le soutenir et le propager! que d'études, que de travaux admirables, que d'expériences savamment conduites et clairement rapportées ! quelle abondante moisson d'ouvrages, dans lesquels la plus haute morale, la plus saine raison, la science la mieux entendue s'allient à la meilleure éloquence ! Tous les ans nous en signalons de nouveaux ; mais, il faut le reconnaître, la floraison cette année est exceptionnellement riche. — Nous nous souviendrons de 1911.

Tandis que nous écrivons cette date, il semble que nous évoquions — à cent ans en arrière — cette autre date immortalisée par Victor Hugo dans une ode fameuse :

> « Mil huit cent onze ! — O temps où des peuples sans nombre
> Attendaient prosternés sous un nuage sombre
> Que le ciel eût dit oui ! »

Alors, en notre France, les foules éprises de la gloire du maître rêvaient de nouvelles conquêtes et l'empire du monde. Les noms des Pyramides, d'Arcole, de Marengo, d'Austerlitz sonnaient aux oreilles comme de magiques fanfares ; la naissance de l'héritier d'un trône gardé par des victoires

était attendue comme le gage éclatant des triomphes futurs ; et, dès l'événement réalisé, on s'écriait joyeux ainsi que l'empereur :

« L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi ! »

Or, ouvrez les pages de l'histoire, puis, écoutez le poète :

« Non, l'avenir n'est à personne !
Sire, l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !

. . . . . .

Dieu garde la durée et nous laisse l'espace ;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie ; —
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel ! »

Déjà, dans l'ombre, Waterloo guettait l'aigle vaincu, Sainte-Hélène l'aigle captif.

« Oui, l'aigle un soir, planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes... »

Tel est le destin des gloires humaines qui n'ont qu'un objectif purement matériel, c'est-à-dire l'intérêt, la puissance, la jouissance ou le plaisir.

Aujourd'hui, ce ne sont plus les triomphes militaires qui passionnent les masses. Avec les progrès de la science et de l'industrie leur mentalité s'est sensiblement élevée ; mais leur étroitesse de vue est restée la même, et plus que jamais encore c'est l'intérêt et la jouissance matériels qui les dirigent et les font agir. L'orgueil, en outre, a remplacé chez elles la passion irréfléchie de leurs devancières et les leçons de l'histoire sont perdues, ou plutôt — car rien ne se perd — paraissent perdues momentanément par la foule bruyante des esprits peu évolués ; mais elles sont recueillies précieusement par une autre foule, silencieuse celle-là et qu'on n'aperçoit pas, mais qui

observe, qui étudie et qui travaille : la foule des penseurs. Elle est à l'autre ce que l'âme est au corps, et c'est elle en réalité qui la dirige, comme l'âme dirige le corps : *Mens agitat molem*. C'est cette foule de penseurs qui a fait 89, et c'est l'autre qui l'a fait dégénérer en 93. — Il y a cent ans, tandis que les fanfares et le bruit du canon couvraient la voix des penseurs, ceux-ci, en silence, préparaient 1830. A leur appel, la littérature, la philosophie, l'art et la science, tous les progrès devaient, on le sait, prendre un large essor. Encore quelques années, et le spiritisme, à son tour, allait naître, en butte, dès la première heure, comme toutes les vérités nouvelles, aux sarcasmes et aux railleries des savants officiels ; mais, sans plus s'inquiéter, bravement, il allait prendre à ces savants leur science pour s'en faire un bouclier.

Si bien qu'aujourd'hui nous pouvons répéter ce que disait dernièrement *un vieux spirite* dans sa *réponse à un « Docteur ès Lettres » de Lyon*, au sujet du *spiritisme et de ses détracteurs catholiques:* « Comme science, le spiritualisme expérimental, comme son nom l'indique, repose sur des données éminemment scientifiques et surtout sur la loi fondamentale de l'évolution intégrale de l'être et de la vie dans l'univers.

« Appuyés sur cette base solide, nous sommes invulnérables et nous attendons avec confiance les grandesr évélations de l'avenir, parce que — c'est nous qui soulignons — NOUS SOMMES CERTAINS QUE L'AVENIR NOUS APPARTIENDRA. »

***

Mais, viendront nous dire certains esprits chagrins, sceptiques et railleurs : Que venez-vous, en style si pompeux, célébrer votre spiritisme? Qu'a-t-il produit jusqu'ici ? Quel progrès moral lui doit-on? Depuis qu'il existe, la vertu a-t-elle augmenté et le vice diminué? Où donc est cette multitude de partisans que vous vous vantez d'avoir? Parmi les innombrables sociétés mutuelles, ligues, associations ou syndicats qui existent nous voyons à peine une demi-douzaine de sociétés spirites de médiocre importance; vous parlez depuis longtemps et, surtout depuis deux ans de fonder une grande ligue spirite et spiritualiste, une fédération d'abord nationale, en attendant l'universelle, et vous n'osez pas même donner à vos lecteurs, après six mois d'attente, le nombre des adhésions recueillies dans cette soi-disant multitude !

Suspendez, chers railleurs, les flots de votre âpre éloquence. Notre ligue, notre fédération nationale, nous vous le déclarons, est faite, l'universelle suivra. Oui, elle est définitivement fondée. Ses statuts sont imprimés et la distribution en est commencée.

Cette ligue, notez-le, n'aura pas de nom, pas de président, pas de secrétaire, pas même de trésorier ! Elle se propose d'ouvrir toutes grandes ses portes à tous les hommes de bonne volonté, sans distinction de rang où d'opi-

nion ; elle n'en contraindra ni n'en froissera aucun ; elle ménagera toutes les susceptibilités, tout en faisant entendre à tous le même langage. Désormais, plus de compétitions, plus de rivalités, plus de jalousies, de défiance ni de méfiance. En un mot, c'est la ligue qui convient aux partisans de la haute et libre doctrine qu'est le spiritisme.

Expliquons-nous. Cette grande fédération nationale des spirites et spiritualistes se trouve fondée par le fait même de la publication de la *Grande Énigme*, ce livre de Léon Denis qui résume si magnifiquement tous les points essentiels, la quintessence, pour ainsi dire, de notre doctrine. Seront donc membres tous les spirites et spiritualistes qui accepteront ces enseignements, et surtout ceux qui s'efforceront de les mettre en pratique. Seront, en outre, admis tous les néophytes pour qui l'auteur a écrit à la fin de son livre une sorte de catéchisme, une claire autant qu'éloquente synthèse doctrinale et pratique du spiritisme.

Le nombre des membres de cette grande ligue sera approximativement connu par le nombre de volumes vendus. Le prix — deux francs — est à la portée de toutes les bourses. Celles qui sont restreintes prêteront le volume ; celles qui seront larges distribueront largement des exemplaires partout où ils auront quelque chance d'être bien accueillis. — Spirites, mes frères, faites donc votre devoir de ligueurs. Fondez encore, si vous voulez, des sociétés du genre de celles que vous voyez autour de vous ; mais cherchez surtout à vous unir par petits groupes bien homogènes, et même vous, qui êtes isolés, unissez-vous par correspondance. Rappelez-vous qu'il n'est pas de distance pour les âmes qui sympathisent. Et, dans ces groupes, occupez-vous des réformes d'ordre moral, d'abord en ce qui vous concerne, vous et votre entourage, puis en ce qui concerne la société en général. Occupez-vous surtout de l'éducation de l'enfant, et préparez pour l'avenir de fortes générations qui, à leur tour, prépareront la transformation de notre planète et son passage à un degré plus élevé dans l'échelle des mondes.

Songeons enfin, nous tous ligueurs, c'est-à-dire nous tous qui avons lu ou qui lirons la *Grande Énigme*, à la force immense que nous donnera l'union dans une pensée commune. — Les apôtres du Christ n'étaient que douze et ils ont révolutionné le monde. Mais nous, si nous le voulons, nous serons peut-être cent mille et nous pourrons le transformer.

ALGOL.

LE SUPRÊME BIEN DE CE MONDE

(Summum bonum)

(Suite et fin)

La Bonté. — C'est l'amour actif. Avez-vous jamais remarqué combien de la vie du Christ a été dépensé uniquement à faire du bien? Relisez l'Évangile, en ce qui le concerne, et vous y verrez le temps qu'Il a consacré à faire des heureux, à instruire le peuple.

Il n'y a dans ce monde qu'une seule chose qui soit plus grande, plus digne d'envie que le bonheur, c'est la Sainteté; mais cela n'est pas en notre possession; ce que Dieu a mis en notre pouvoir, c'est le bien que nous pouvons procurer à nos semblables, en étant justes, compatissants, charitables envers eux.

Un grand penseur a dit, que la plus noble chose qu'un homme puisse faire pour son Père qui est aux cieux, c'est d'être bon envers ses autres enfants. Et, en vérité, je ne puis comprendre comment il se peut que nous n'ayons pas tous une plus grande somme de bonté, alors que le monde en a un si grand besoin!

« . . . . . La bonté contient les autres choses!
« Le Seigneur indulgent sur qui tu te reposes,
« Compose de bontés le penseur fraternel.....
« La bonté, c'est le fond des natures augustes,
« D'une seule vertu Dieu fait le cœur des justes,
« Comme d'un seul saphir, la coupole du Ciel. »

Combien il est facile d'être bon! Avec quelle promptitude agit la bonté; on en garde le souvenir pour toujours. Avec quelle abondance elle nous paie de retour!

L'amour, c'est le succès; c'est le bonheur... c'est la vie! Et comme l'a dit, le poète anglais Browning, l'amour c'est l'énergie de la vie!

Là où est l'amour, Dieu est. Celui qui vit dans l'amour vit en Dieu. Prodiguez-le aux pauvres et surtout aux riches qui en ont souvent le plus besoin; prodiguez-le à vos semblables, pour lesquels souvent vous faites le moins!

Il existe une différence entre *essayer de plaire* et *faire plaisir*. Faites plaisir; ne perdez aucune occasion de faire plaisir, car c'est le triomphe contenu et secret d'un esprit vraiment aimant. « Je ne passerai par ce monde qu'une fois; quel que soit donc le bien que je puisse faire, quelle que soit la bonté que je puisse témoigner à un être humain quelconque, laissez-le moi

faire maintenant. Ne me le laissez pas remettre ou négliger, car je ne passerai plus par ici, une autre fois. »

Générosité. — « L'amour ne connaît pas l'envie. »

L'envie est le déplaisir qu'on éprouve du bien, du bonheur d'autrui. Toutes les fois que vous entreprendrez un bon ouvrage, d'autres que vous feront le même travail, et peut-être le feront mieux. Ne les enviez point. L'envie est un sentiment de mauvais vouloir envers ceux qui font le même genre d'affaires que nous, un esprit de convoitise et de détraction. Combien peu l'œuvre chrétienne nous protège contre le sensationnel antichrétien. La plus méprisable de toutes les sensations indignes qui s'emparent d'une âme chrétienne nous attend certainement au seuil de tout travail, à moins que nous ne soyons fortifiés par la grâce de la magnanimité. Le chrétien ne doit vraiment envier qu'une chose, c'est l'âme grande, riche, généreuse qui « n'envie pas ».

Et puis, quand vous aurez appris tout cela, il vous faudra apprendre cette autre chose, *l'humilité*, pour mettre un sceau sur vos lèvres et oublier ce que vous avez fait. Quand vous aurez fait du bien, quand l'amour se sera glissé dans le monde et fait son œuvre méritoire, rentrez de nouveau dans l'ombre et n'en dites rien. L'amour se cache à soi-même.

L'amour renonce même à la satisfaction de soi-même. « L'amour ne se vante pas, n'a pas d'orgueil. »

Le cinquième attribut, bien qu'il soit étrange de le trouver dans ce suprême don, c'est la *courtoisie*, c'est-à-dire l'amour dans la Société ; l'amour en rapport avec l'étiquette. « L'amour ne se conduit pas d'une manière inconvenante. » La politesse a été définie comme de l'amour en bagatelles. La *courtoisie*, c'est l'amour dans les petites choses. Et le seul secret de la politesse, c'est d'aimer.

L'amour ne peut pas se conduire d'une manière inconvenante.

Le désintéressement. — « L'amour ne cherche pas son propre bien »; pas même ce qui est le sien. Mais il y a pour l'homme des circonstances dans la vie où il peut avoir à renoncer à ses droits. Cependant, Paul ne nous commande pas de renoncer à nos droits. L'amour frappe plus profondément. Il vaudrait mieux ne pas nous en soucier du tout, les ignorer, faire disparaître entièrement l'élément personnel de nos calculs. Il ne nous est pas difficile de renoncer à nos droits. Ils sont souvent externes. La chose qui est difficile, c'est le renoncement à nous-mêmes. La chose plus difficile encore, c'est de ne pas chercher les choses pour nous, du tout. Après que nous les avons cherchées, achetées, gagnées, méritées, nous en avons pris l'essence pour nous-mêmes. C'est donc un léger sacrifice d'y renoncer, de ne pas les chercher, de ne pas se juger d'après ses propres mérites, mais d'après les mérites des autres. Voilà l'important ! « Cherches-tu de grandes

choses pour toi-même? » dit le prophète : « Ne les cherche pas. » Les choses ne sauraient être grandes. La seule grandeur est l'amour désintéressé. Même le renoncement à soi-même n'est rien, est presque une faute. Rien qu'un noble dessein ou un plus puissant amour, ne peut en justifier la perte. J'ai dit qu'il était plus difficile de ne pas chercher ses droits, que quand on les a trouvés, d'y renoncer. Rien n'est une peine pour l'amour, et rien n'est pénible... Je crois que le joug du Christ est doux. « Le joug » du Christ est juste le moyen qui s'adapte à la vie. Et je crois que c'est un chemin plus facile qu'aucun autre et qui rend plus heureux.

La leçon la plus instructive dans l'enseignement du Christ, c'est que le bonheur ne consiste pas à posséder ou à recevoir, mais seulement à donner. Et pourtant la plus grande partie des hommes pensent le contraire et aiment mieux recevoir que donner, et se faire servir plutôt que de servir les autres.

Celui qui veut être grand parmi vous, a dit le Christ, qu'il serve ! Celui qui veut être heureux, qu'il se souvienne qu'il n'y a qu'un chemin qui mène au bonheur, c'est celui du désintéressement.

Un bon caractère. — L'autre attribut qui est très important, c'est d'avoir « un bon caractère ». « L'amour n'est pas facilement provoqué ». Et c'est ici que nous en trouvons la vraie application. Nous sommes enclins à considérer un mauvais caractère comme une faiblesse qui ne peut nuire. Nous en parlons comme si c'était une simple infirmité de la nature, un héritage de famille, une affaire de tempérament ; et qu'il n'y a pas lieu de le prendre en sérieuse considération dans l'estimation du caractère d'un homme.

Et pourtant, ici même dans l'analyse que nous en faisons, il trouve sa place ; et la Bible y revient sans cesse pour le condamner, comme étant un des éléments les plus destructeurs de la nature humaine.

Le trait particulier d'un mauvais caractère c'est, que c'est le vice du vertueux. C'est souvent la seule tache qu'on trouve dans un caractère noble. Cette compatibilité d'un mauvais tempérament avec un caractère moral élevé est un des problèmes les plus étranges et les plus sombres de l'esthétique.

Le caractère n'a de signification que dans ses manifestations ; et c'est pourquoi il faut pénétrer jusque dans sa source et en changer les penchants naturels ; et tout ce qui est vicieux disparaîtra de soi-même. L'âme ne s'adoucit qu'en la pénétrant d'un grand amour, de l'esprit du Christ qui anime tout, purifie et transforme tout. Le Christ seul peut renouveler, régénérer et réhabiliter l'homme interne. Ni la volonté, ni le temps, ne peuvent en rien le transformer. L'esprit du Christ seul le peut ! Et ne l'oubliez pas, c'est là une question de vie ou de mort. « Il vaudrait mieux ne pas vivre que de ne pas aimer. »

La sincérité. — C'est la possession du grand secret de l'influence person-

nelle. Remarquez que toutes les personnes qui vous influencent ont toutes confiance en vous. Dans un milieu où domine le doute, on trouve de la contrainte. L'amour ne pense pas à mal ; n'y attribue aucun motif, voit tout en bien, et tous ses actes sont guidés par un noble sentiment. Quelle force et quel stimulant n'y a-t-il point dans une telle vertu ? Et si nous nous en servons pour exercer notre influence sur les autres, nous ne tardons pas à nous apercevoir que le résultat obtenu est proportionné à la croyance qu'ils nous inspirent, car le respect que nous témoignons à autrui est la restitution du respect de soi-même qu'on a perdu. L'idéal de ce qu'il est pour nous devient pour lui l'espérance et le modèle de ce qu'il peut devenir.

« L'amour ne se réjouit pas de l'iniquité, mais de la vérité. » Celui qui aime n'aimera pas moins la vérité que les hommes. Mais il ne s'attachera qu'à ce qui est réel ; tous ses efforts tendront vers des faits et il fera les plus grands sacrifices pour la trouver.

Telle est l'analyse de « l'amour » ; et « le suprême bien » de l'homme dans ce monde est d'apprendre à aimer. La vie n'est pas pour nous un jour de fête, un temps d'oisiveté, d'inaction, mais elle est un grand enseignement, une étude continuelle. Et la seule leçon, éternelle pour nous, c'est de savoir aimer toujours plus.

Celui qui ne cherche pas à élever son âme ne peut acquérir de progrès spirituel.

Ne vous plaignez pas des vexations et des tribulations que vous avez à supporter, ne murmurez pas contre votre destinée ; ni contre les épreuves que Dieu vous envoie ; c'est au creuset du sacrifice, du dévouement, de la douleur que se moulent les grandes âmes. Et c'est pour cela que je vous dis de ne pas vous isoler dans la retraite ; mais de vivre au milieu des hommes, entouré de difficultés, d'obstacles, afin de combattre sans cesse pour progresser, pour évoluer et monter vers l'idéal parfait.

Gœthe a dit : « Le talent se développe dans la solitude, mais le caractère se forme au courant de la vie. » Dans le désert, l'homme apprend à prier, à méditer ; il acquiert la foi et la connaissance de l'invisible ; mais c'est dans le tourbillon du monde que les hommes apprennent à aimer.

Jusqu'ici, je ne vous ai donné qu'une vague idée de l'amour, car l'amour en lui-même ne peut être défini. De même que la lumière est quelque chose de plus que la somme des éléments qui la constituent, de même l'amour est quelque chose de plus que ses éléments ; une chose palpitante, vibrante, sensible, vivante.

Avec la synthèse de toutes les couleurs, l'homme peut produire le blanc, mais il ne peut pas faire la lumière. De même avec la synthèse de toutes les vertus, l'homme peut engendrer la vertu, mais il ne peut pas produire l'amour. Comment donc alors pourrons-nous faire naître dans notre âme,

ce tout transcendant et vivant ? Nous y mettons toute notre volonté ; nous essayons d'imiter ceux qui le possèdent. Nous faisons des règles ; nous observons ; nous prions ; mais tout cela réuni n'introduit pas l'amour dans notre nature.

Car l'amour est un « effet », et ce n'est qu'en remplissant les vraies conditions que nous pouvons produire « l'effet ».

Vous dirai-je quelle en est « la cause » ?

Reportez-vous à la « version de la première Epître de Jean » et vous y trouverez ces paroles : « Nous aimons, parce qu'Il nous a aimés d'abord. » Réfléchissez à ce mot « parce que ». C'est « la cause » dont je viens de vous parler : « Parce qu'Il nous a aimés le premier », il en résulte l'effet que nous aimons ; que c'est Lui que nous aimons, et que nous aimons tous les hommes.

Et nous ne pouvons pas nous en empêcher. Parce qu'Il nous a aimés, nous aimons, nous aimons tout le monde. Notre cœur a changé lentement. Contemplez l'amour du Christ, et vous aimerez. Contemplez son image, et de tendresse en tendresse, le caractère idéal du Christ se réfletera en vous. Il n'y a pas d'autre voie !

L'amour ne se commande pas. Suivez l'exemple de tout ce qui est grand, noble et élevé dans l'homme, et tâchez de l'imiter. Prenez pour modèle la vie du Christ qui s'est sacrifié pour le bonheur du genre humain ; pensez à toutes ses tortures et à toutes ses angoisses, et vous vous sentirez pénétré d'amour pour Lui... et vous deviendrez semblable à Lui. Un exemple vous en donnera la preuve :

Prenez un morceau de fer et mettez-le en présence d'un corps électrisé ce morceau de fer s'électrisera à son tour. Il a été transformé en un aimant temporaire, en présence d'un aimant permanent ; et tous les deux resteront aimants, aussi longtemps qu'ils resteront l'un près de l'autre. Par la même raison, restez auprès de Lui qui nous aime, et vous acquerrez une force attractive permanente ; et comme Lui vous attirerez tous les hommes à vous, et comme Lui vous serez attirés à eux.

C'est là l'inévitable effet de l'amour. Et tout homme qui est fidèle à cette loi en sentira se produire l'effet en lui. Souvenez-vous bien que la religion ne vient pas en nous, ni par hasard, ni par un mystère ou un caprice. Ce sentiment germe en nous par une loi naturelle, surhumaine, car toute loi est divine.

L'amour procède par induction !..

Similia similibus curantur.

Professeur C. MOUTONNIER.

Venise (Lido), le 7 juin 1911.

Pleurs et Sourires

L'ANNEAU BRISÉ

15 septembre 1855 — 16 juillet 1908

Sa mort

Tu m'as donc laissé seul... Et malgré ta promesse
De ne me quitter point... pas même dans la mort!...
Et j'ai vu s'effondrer cinquante ans de tendresse,
En une heure fatale!... O cruauté du sort!

A tes pas attaché, te suivant comme une ombre,
Écoutant ton cœur battre à l'unisson du mien,
J'ai passé près de toi, des jours heureux sans nombre!...
. . . . . .
Tremblant qu'un dieu jaloux n'en brise le doux lien,
J'ai veillé sur ton cœur, d'amour tendre et sincère!...
. . . . . .
Un autre maintenant, va prendre soin de toi!...
Où, comment et pourquoi?... C'est un profond mystère
Dont nul ne peut sonder l'impénétrable loi!...

On dit qu'il est très bon et surtout qu'il est juste,
Et que nous sommes tous créés pour être heureux!...
Mais, puisqu'il est si grand, dans sa clémence auguste,
Pourquoi fait-il couler tant de larmes des yeux!

Quel mal avons-nous fait pour souffrir tant sur terre?
Toute la vie, hélas! n'est qu'un cri de douleur!...
Et dès l'heure première à son heure dernière,
L'homme se plaint courbé, sous le poids du malheur!

Encor si l'on savait quelle faute est la nôtre,
Mais le plus grand secret plane sur notre sort!...
On dit que nous payons pour le péché d'un autre,
Et que nous sommes tous, condamnés à la mort!

Ah ! si tu mis, Seigneur, ta gloire et ta puissance
A créer la raison, et la vie et l'amour,
Comment le mal a-t-il pris place en ton essence,
Et pu vivre avec toi, dans ton divin séjour ?

Pourquoi tous ces forfaits, ces haines et ces crimes ?
Ce sang qui coule à flots par la main des bourreaux ?
Et ces enfants martyrs, innocentes victimes,
Marqués du sceau fatal dès leurs tendres berceaux ?

O mort ! que fais-tu donc de ces êtres, nous-même,
Que ton gouffre béant ne cesse d'engloutir ?
Règnes-tu sur le monde en souverain suprême,
A tes cruelles lois tout doit-il obéir ?

Toi qui vois tout passer et qui jamais ne passe,
Faucheur mystérieux, nous rendras-tu là-haut,
Ces êtres adorés, cet amour qu'on amasse,
Dans le cours effréné de la vie au tombeau ?

Ou, comme un feu follet qui scintille un instant,
Puis monte dans l'espace et se perd en fumée,
Tout n'est-il donc qu'un rêve, un vain enchantement,
Une illusion d'un jour, dans le vide abîmée ?

Tant d'horreur ne peut-elle émouvoir ta clémence ?
Te faut-il nos sanglots pour ta félicité ?
Ou bien, as-tu créé l'homme pour la souffrance ?
. . . . . .
Tourment cruel qui fait douter de ta bonté !

Et pourtant il est vrai, que d'une grande cause
Ne peut naître qu'une œuvre immense en sa splendeur,
Et toute la Nature sublime, est grandiose,
Et c'est dans le fait seul qu'on doit juger l'auteur !

Oh ! le doute m'obsède et torture mon âme,
La nuit, comme un fantôme il trouble mon sommeil ;
Comme une bête fauve, avide, ourdit sa trame,
Pour mieux saisir sa proie, il m'attend au réveil.

Non, il n'est plus pour moi, de bonheur sur la terre,
Pitié, Seigneur, pitié ! C'est trop longtemps souffrir !
Car trop lourde est ma croix, trop long est mon calvaire
Sans toi, je ne peux vivre... et j'aime mieux mourir !

UN RAYON D'EN HAUT

La cloche, lentement, sonnait la dernière heure
Du cruel et fatal adieu ;
Et triste et recueilli, vers la sainte demeure
Je suivais le cortège pieux !...

. . . . . .

Le prêtre, du trépas, récitait les prières,
Agenouillé près du cercueil ;
Et des pleurs de regrets humectaient mes paupières
Et remplissaient mon cœur de deuil.

. . . . . .

Quand soudain, un rayon de la céleste voûte
Vint éclairer ce sombre lieu ;
Et comme un chant divin qui dissipe le doute
Et soulève notre âme à Dieu,
J'entendis une voix pure et tendre me dire :
« Ami, pourquoi pleurer ma mort ?
« Des mortels, il n'est rien que j'envie et désire,
« Rien qui puisse égaler mon sort !
« Dans le sein du Seigneur, avec les autres anges,
« Je goûte l'éternel amour !
« Et mon âme est unie aux célestes phalanges
« Qui peuplent le divin séjour !...
« Oh ! non, ne pleure plus, sur toi je veille et prie,
« Et te garde une place aux cieux ;
« Dieu ne m'a qu'un instant à ton amour ravie,
« Au revoir ! Jusqu'au jour qui n'aura plus d'adieux ! »

Prof. C. MOUTONNIER.

LE MONOPOLE DES MALADES

Je me suis fait une pinte de bon sang, — même deux, — en lisant les *Quelques joyeusetés de notre civilisation*, que notre confrère et collaborateur M. Rouxel a publiées dans la *Vie Nouvelle* de février et d'avril derniers.

Il y est question du *trust* médical et du *trust* littéraire et scientifique. Car nous avons le bonheur de posséder *des trusts* autant ou plus que les Américains, et nous en avons eu avant eux, et nous en aurons encore après eux si toutefois la trustification ne nous momifie pas.

Je ne veux et ne pourrais pas résumer ce dialogue si spirituel sur le trust médical : il faut le lire entièrement pour en mesurer la profondeur sous sa légèreté apparente. Je me propose seulement de dire quelques mots, d'exposer quelques idées sur le même sujet que j'ai glanées de-ci de-là !

Les médecins considèrent de plus en plus les malades comme leurs *justiciables*, c'est ainsi qu'ils s'expriment eux-mêmes à chaque instant. C'est dire qu'ils s'attribuent un droit de haute et basse justice sur tout le monde, chacun de nous étant susceptible d'être malade ou blessé.

Ils vont plus loin. Ils étendent leur prétendu droit sur les hommes sains, aussi bien que sur les malades. C'est d'ailleurs la conséquence logique de leur doctrine philosophique, avouée ou non.

Les docteurs en médecine sont ce que les a faits l'École : matérialistes. Ils considèrent l'âme comme étant un produit du corps, la pensée comme une sécrétion du cerveau. Qui est médecin et s'attribue *charge de corps* a donc par là même *charge d'âmes*. Et ce n'est pas une petite affaire, car, pour les docteurs de la Faculté, nous sommes tous fous ou pour le moins demi-fous.

On pourrait retourner contre eux l'argument d'Epiménide: Tous les hommes sont fous ; les médecins sont hommes, donc les médecins sont fous. Mais, si les médecins sont fous, en proclamant que tous les hommes sont fous, ils disent une folie. Donc les hommes ne sont pas fous ; donc les médecins ne sont pas fous. Ou du moins on n'en sait rien et l'on n'en peut rien savoir.

Mais ne tournons pas les choses saintes en dérision. La médecine est une chose sacrée ; son exercice est le sacerdoce de la religion matérialiste, comme la prêtrise est le sacerdoce de la religion catholique.

Sur quoi se base la *justiciabilité* médicale ? Quels sont les raisons et les faits sur lesquels elle s'appuie ? Pour le montrer, il faudrait faire l'histoire de la médecine, de son origine, de ses métamorphoses ; il faudrait exposer

les principes immuables sur lesquels reposent ses dogmes ou ses doctrines. Ce serait là l'objet d'un livre et non d'un article. Il faut donc se limiter et se contenter d'une esquisse à grands traits.

***

Comme tous les autres métiers et professions, la médecine tire son origine de la religion. Le sorcier, le mage, le prêtre, primitivement, étaient à la fois médecins de l'âme et du corps : de l'âme en premier lieu. C'était tout juste l'inverse de l'état actuel, où le médecin est avant tout le prêtre du corps, et accessoirement le médecin de l'âme (1).

Sorti du temple, le médecin est resté sous la férule et le contrôle du prêtre, et il y est encore beaucoup plus qu'on ne le croit et qu'il ne le croit lui-même.

Non seulement dans l'antiquité, mais encore au moyen âge et même sous l'ancien régime (entre la Renaissance et la Révolution), la médecine est exercée par les prêtres et les moines autant que par les médecins. Les laïcs même y prennent part et ils ne sont pas les moins habiles ni les moins célèbres. C'est même à ces irréguliers que, dans les cas désespérés, s'adressaient non seulement les paysans, les artisans, mais les seigneurs, les rois sans en excepter le Roi Soleil.

Les meiges, rebouteux et autres charlatans (*alias* « grands babillards ») ne réussissaient pas toujours; mais les docteurs, encore plus rarement. Toute la différence entre eux est que, si un malade royal ou seigneurial mourait entre les mains du meige, celui-ci était supposé avoir tué son client et on le brûlait comme sorcier ; tandis que le docteur était indemne de tout châtiment. Le malade ne mourait jamais *par* lui, mais *malgré* lui, le coupable était la nature, contre laquelle le roi perd ses droits (2).

Une preuve non moins évidente de ce fait que la médecine est une fille à peine émancipée de la religion, c'est que, même après la fondation de la Faculté, c'est-à-dire après l'annexion à l'Université de l'enseignement médical (ou plutôt de la vente des diplômes, car c'est à cela que se bornait l'en-

(1) Du temps de Grégoire de Tours, presque tous les médecins étaient prêtres. Encore sous la troisième race des rois de France, les rois avaient pour médecins des moines ou des prêtres. Blizon, chanoine de Paris, était médecin de Louis VI ; Lombard, chanoine de Chartres, de Louis VII ; Philippe Auguste avait pour médecin Rigord, moine de Saint-Denis.

(2) Charles VI fut soigné, sans succès, par vingt-deux médecins, sans compter les irréguliers, moines et sorciers. Deux moines augustins venus de Guyenne pour le guérir, échouent, comme les médecins: ils sont décapités. Deux sorciers de Dijon tentent la même entreprise sans plus de succès ; on les brûle en place de Grève. Les vingt-deux médecins ne sont pas inquiétés.

seignement), le célibat continua d'être imposé aux docteurs comme aux prêtres et aux moines, et que, jusqu'à la veille de la Révolution, le costume médical n'a guère différé du costume clérical. Ce n'est que vers 1760 que les docteurs de la Faculté ont renoncé à leur costume professionnel pour prendre l'habit civil.

***

Quelle était la science des médecins du bon vieux temps ? Quelle pouvait-elle être, si l'on considère que les Facultés se bornaient à vendre des diplômes argent comptant, comme leur mère l'Église vendait des indulgences ?

Ajoutez à cela que les docteurs ne connaissaient rien en pharmacie ni dans les sciences annexes. Paracelse nous les représente venant faire les importants chez les apothicaires, et disant : qu'est ceci ? qu'est cela ? Ils ne connaissaient rien même en herboristerie.

On sait qu'ils n'en savaient pas plus long en chirurgie grande ou petite, puisqu'ils laissaient les opérations à faire aux chirurgiens et aux barbiers, se bornant, eux, à « ordonner ». Et comment ordonnaient-ils ? Au petit bonheur, puisqu'ils n'auscultaient, ne touchaient même pas les malades, ils auraient cru déchoir.

Aussi faut-il voir comme les gens éclairés de ce temps traitaient les docteurs. Sans parler de Paracelse, qu'on peut accuser de parti pris, puisqu'il était médecin lui-même, Pétrarque ne tarit pas d'invectives contre eux. Il conseille à tous ses amis de faire le contraire de ce que les médecins ordonnent.

Le pape Clément VI étant tombé malade, Pétrarque lui écrit : « La nouvelle de votre fièvre m'a fait frissonner. Ce qui me fait le plus trembler, c'est de voir votre lit toujours entouré de médecins *qui ne sont jamais d'accord*, parce qu'il serait honteux pour celui qui parle le second, de penser comme le premier... Ces messieurs apprennent leur métier à nos dépens ; c'est à force de tuer qu'ils se perfectionnent dans l'art de guérir, et ils sont les seuls qui peuvent tuer impunément... Il n'y a point de loi qui punisse leur ignorance, même extrême... Des nations entières s'en passent et s'en portent mieux. Rome, au dire de Pline, a été sans médecins pendant six cents ans et n'a jamais été plus prospère. »

Le pape étant mort, Pétrarque écrit : « Les médecins ont tué Clément VI en le saignant trop souvent, *comme c'est leur habitude.* »

Les docteurs n'étaient pas plus d'accord entre eux — ni avec le bon sens — sur les remèdes que sur la nature des maladies. Ils prescrivaient les mixtures les plus invraisemblables, les traitements les plus barbares. On dirait

qu'ils avaient plus en vue de punir les malades que de les guérir. « Ils sont enragés, dit Mme de Sévigné, de toujours *faire quelque chose* (1). »

L'ignorance des docteurs n'était pas moindre en hygiène qu'en thérapeutique, et ceci est encore moins excusable, car tout le monde (même et surtout les femmes), en avait des notions très judicieuses.

Je ne citerai pas de nouveau Pétrarque, ni Bacon, dont les œuvres contiennent tant de bons principes d'hygiène, ni d'autres profanes, philosophes ou non, j'en appelle seulement aux femmes: Mme de Sévigné écrit à sa fille:

« Ne soyez pas en peine de la santé de votre enfant, ni saignées, ni médecines, rien du tout. Un bon appétit, un doux sommeil, un sang reposé, voilà ce qu'un médecin pourrait lui ôter, si nous le mettions entre ses mains... Ah ! que j'en veux aux médecins ! quelle forfaiture que leur art... Il n'y a qu'à voir ces messieurs pour ne jamais vouloir les mettre en possession de son corps ! »

On offre un médecin à Mme de Lauzun : « Je n'en ai que faire, dit-elle. Quand je me trouve mal, je fais deux lieues à pied et je suis guérie. »

Exercice et sobriété sont en effet les deux colonnes de la santé. Il n'y a que les docteurs à ignorer ou à feindre d'ignorer cela. Dans leurs consultations vous ne les entendrez jamais vous demander : Ne mangez ou ne buvez-vous pas trop ? Vous donnez-vous assez d'exercice ? Non. Vous souffrez à telle partie du corps, vous avez tel symptôme, voici tel remède; s'il ne vous rend pas plus mal et que le temps vous guérisse, le docteur en aura la gloire et vous, vous retomberez dans les mêmes fautes de régime et dans la même maladie ou dans une pire.

***

On suppose que de nos jours les docteurs sont plus savants, plus habiles qu'autrefois et que la thérapeutique est plus rationnelle.

A priori cela paraît improbable : le monopole médical est plus complet qu'il n'a jamais été. Pendant tous les temps anté-révolutionnaires, la médecine a été exercée concurremment par les docteurs, les moines, les religieuses, les laïques. Encore au XVIIIe siècle, les religieux et religieuses soignaient plus de malades que les docteurs.

Les premiers règlements ayant pour objet de réserver aux docteurs le monopole de la médecine ne datent que du XVIIIe siècle et ils n'ont été que purement platoniques. Pendant tout le XIXe siècle de nouveaux règlements

(1) Les médecins sociaux de nos jours rivalisent avec les médecins privés d'antan pour cette rage de *faire quelque chose*. Ils entassent lois sur lois, sans d'ailleurs pourvoir à leur application, ni examiner si elle est possible, sans s'inquiéter des vœux et des volontés de leurs patients. Et, naturellement, plus les lois de ce genre se multiplient, plus les mœurs se corrompent et plus augmente la misère physique et morale.

n'ont été guère que comminatoires ; les médecins se plaignaient toujours de l'exercice illégal, mais la police et la justice faisaient la sourde oreille, sauf en cas de scandales patents.

Or, en règle générale, plus une science est monopolisée, plus elle se cristallise, plus elle reste stationnaire ou même rétrograde, moins elle s'adapte à l'évolution des hommes et des choses. La médecine officielle moderne ne doit donc pas être plus parfaite que l'ancienne.

Il y a eu une, et même plusieurs révolutions en politique (du moins on se l'imagine, bien qu'il n'y paraisse guère) ; mais il n'y en a point eu en médecine.

Pour s'en assurer, il suffit de s'enquérir des divers systèmes médicaux qui sont nés, morts, renés depuis la Révolution jusqu'à nos jours. On n'y voit que contradictions et oppositions.

Allez consulter plusieurs médecins successivement, ou appelez-les au lit d'un malade, vous verrez s'ils sont plus d'accord entre eux qu'au temps de Pétrarque.

Il est bien vrai qu'ils *étudient* leur métier à nos dépens : jamais on n'a eu tant d'hôpitaux, tant de cliniques, tant de chaires, un si gros budget de la médecine ; mais l'art de guérir n'en est pas plus avancé. Et le résultat final de tout cet appareil scientifique est que les docteurs peuvent tuer et tuent effectivement plus impunément que jamais, *ad majorem gloriam scientiæ*.

***

— Osez-vous bien, me dit une personne charitable et bien intentionnée, avancer de pareilles assertions en présence des progrès réalisés sous nos yeux dans la science médicale ?

Vous n'ignorez pas, — vous seriez le seul au monde — l'admirable doctrine microbienne, grâce à laquelle nous connaissons aujourd'hui la cause certaine et le remède infaillible d'un grand nombre de maladies. Vous savez aussi qu'on travaille avec autant d'ardeur que d'abnégation à découvrir les causes des autres affections physiques et peut-être même morales !

Cette merveilleuse découverte a rendu d'immenses services à l'humanité, et elle en rendra bien d'autres ; nous ne sommes qu'au commencement. Nous tenons le fil d'Ariane qui nous conduira, pour le plus grand bien du genre humain, dans tous les détours du labyrinthe pathologique.

— Hélas ! non, je n'ignore pas la doctrine microbienne. J'en ai même été victime, non dans ma personne, mais dans celle de mes proches. Je la connais ; mais je ne crois pas à son utilité, bien loin de là...

— Vous êtes seul de votre avis. La doctrine microbienne est universelle-

ment admise dans ses principes, dans ses conséquences, dans ses applications. Elle est scientifiquement démontrée.

— Je sais qu'elle est universellement admise; mais combien d'autres doctrines ont été universellement admises et ne le sont plus !

— Elles n'étaient pas démontrées *scientifiquement*, par expériences, épreuves, contre-épreuves.

— Comment la doctrine microbienne a-t-elle été démontrée ?

Un fait par-dessus tous les autres caractérise les temps modernes. C'est l'intervention toujours plus grande de l'État en toutes choses et spécialement en matières scientifiques. L'État cherche à se soustraire à la domination religieuse, qu'il a toujours subie et pour y arriver il s'efforce de substituer la science à la religion. Il espère trouver dans les savants de dociles et empressés serviteurs et il ne s'est pas trompé jusqu'à ce jour, ce qui ne préjuge rien pour plus tard.

Pour amadouer les savants, l'État leur accorde des privilèges de toutes sortes : subventions, encouragements, sinécures, honneurs, décorations, etc. Le budget de l'instruction publique, à tous les degrés, progresse sans relâche. Les hôpitaux se multiplient, autant et plus pour les médecins que pour les malades.

Dans ces conditions, il est infiniment plus facile à une erreur de se propager et de se maintenir qu'au temps où elle était abandonnée à ses seules forces. Que d'intérêts individuels et corporatifs se trouvent engagés dans ce tourbillon créé par les encouragements de l'État ! Le gouvernement indique la piste. Les savants y entrent. La meute des journalistes et autres comparses suit et aboie.

Cela peut suffire pour expliquer le succès de la doctrine microbienne et sa plus longue vie que les autres doctrines médicales ; mais ne prouve rien sur sa valeur scientifique et thérapeutique.

Je sais bien qu'on invoque en sa faveur des expériences et des statistiques ; mais je sais aussi ce que valent les statistiques et les expériences.

Je ne veux point discuter ici la doctrine microbienne ; je puis seulement dire qu'elle commence à être discutée et même condamnée de divers côtés et qu'elle le sera sans doute de plus en plus. Le moment n'est donc pas venu de lui décerner un brevet d'infaillibilité et d'immortalité.

***

En attendant ce moment, et même sans l'attendre, il ne semble pas qu'il y ait lieu de maintenir le monopole de la médecine, car c'est établir du même coup le monopole des malades, leur asservissement et celui de tout le monde à la classe doctorale.

Si le monopole doit être maintenu, il ne faut pas seulement poursuivre

les « irréguliers » qui saignent les malades ; il faut aussi poursuivre les malades eux-mêmes, qui ne sont pas moins coupables.

S'il y a une médecine officielle il faut, à plus forte raison, qu'il y ait également une religion officielle, il faut revenir sur la loi de séparation de l'Église et de l'État, revenir même à l'édit de Nantes qui interdisait toutes les religions sauf une, la bonne, celle de Louis XIV et de Maintenon.

En effet, les irréguliers de la religion ne nuisent pas moins aux âmes que les irréguliers de la médecine aux corps.

Il faut encore que tout enseignement : scolaire, écrit, oral, soit interdit à toute personne qui n'est pas diplômée par l'État.

C'est la suppression de la liberté de conscience, de la liberté de penser, pour lesquelles on a tant combattu jadis.

Où allons-nous, mes amis ? Les hommes sont-ils destinés à la servitude perpétuelle? Au moyen âge, ils étaient sous la domination cléricale qui prétendait assurer la santé des âmes. Ils commencent à s'y soustraire. Mais c'est pour s'abaisser encore plus, pour se soumettre à la domination doctorale, qui garantit la santé du corps comme on a pu le voir par les exemples cités plus haut.

Avons-nous gagné à changer de despotes ? Le dernier genre de servage n'est-il pas mille fois plus vil, plus méprisable et plus stupide que le premier ?

LE GLANEUR.

EXTRAITS CHOISIS

En 1857, Victor Hugo signalait, dans la Préface de *la Légende des Siècles*, le lien qui, dans sa pensée, rattachait son poème « à deux autres poèmes *presque terminés*, qui en étaient, l'un le dénouement, l'autre le commencement, *la Fin de Satan, Dieu.* »

Il ajoutait : « L'auteur ne voit aucune difficulté à faire entrevoir, dès à présent, qu'il a esquissé dans la solitude une sorte de poème d'une certaine étendue où se réverbère le problème unique, l'Être sous sa triple face : l'Humanité, le Mal, l'Infini ; le progressif, le relatif, l'absolu ; en ce qu'on pourrait appeler trois chants : *la Légende des Siècles, la Fin de Satan, Dieu.* »

C'est du second livre de *la Fin de Satan* (1), écrit en 1860 et intitulé *le Gibet*, que nous tirons le chapitre qui suit :

(1) On peut se procurer *la Fin de Satan* à la Librairie Spirite : édition illustrée par Eugène Hugues, prix : 1 fr. 50, franco 1 fr. 85.

Celui qui est venu

(Extrait de LA FIN DE SATAN, de Victor Hugo)

Or, il était alors question dans les villes
De quelqu'un d'étonnant, d'un homme radieux
Que les anges suivaient de leurs millions d'yeux.

Cet homme, qu'entourait la rumeur grossissante,
Semblait un dieu faisant sur terre une descente ;
On eût dit un pasteur rassemblant ses troupeaux ;
Les publicains, assis au bureau des impôts,
Se levaient s'il passait, quittant tout pour le suivre ;
Cet homme, paraissant hors de ce monde vivre,
Tandis qu'autour de lui la foule remuait,
Avait des visions dont il restait muet ;
Il entrait aux cités, fuyait aux solitudes,
Et laissait un rayon dans l'œil des multitudes ;
Les paysans, le soir, de sa lueur troublés,
Le regardaient de loin marcher le long des blés,
Et sa main qui s'ouvrait et devenait immense
Semblait jeter aux vents de l'ombre une semence.

On racontait sa vie, et qu'il avait été
Par une vierge au fond d'une étable enfanté
Sous une claire étoile et dans la nuit sereine ;
L'âne et le bœuf, pensifs, l'ignorance et la peine,
Étaient à sa naissance, et sous le firmament
Se penchaient, ayant l'air d'espérer vaguement.
On contait qu'il avait une raison profonde,
Qu'il était sérieux comme celui qui fonde,
Qu'il montrait l'âme aux sens, le but aux paresseux,
Et qu'il blâmait les grands, les prêtres et tous ceux
Qui marchent entourés d'hommes armés de piques.
Il avait, dit-on, guéri des hydropiques ;
Des impotents, cloués vingt ans sous leurs rideaux,
En le quittant, portaient leur grabat sur leur dos ;
Son œil fixe appelait hors du tombeau les vierges ;
Les aveugles, les sourds, — ô destin, tu submerges
Ceux-ci dans le silence et ceux-là dans la nuit ! —
Le voyaient, l'entendaient ; et dans son vil réduit

Il touchait le lépreux, isolé sous des claies;
Ses doigts tenaient les clefs invisibles des plaies,
Et les fermaient; les cœurs vivaient en le suivant;
Il marchait sur l'eau sombre et menaçait le vent;
Il avait arraché sept monstres d'une femme;
Le malade incurable et le pêcheur infâme
L'imploraient, et leurs mains tremblantes s'élevaient;
Il sortait des vertus de lui qui les suivaient.

Un homme demeurait dans les sépulcres; fauve,
Il mordait, comme un loup qui dans les bois se sauve,
Parfois on l'attachait, mais il brisait ses fers
Et fuyait, le démon le poussant aux déserts.
Ce maître, le baisant, lui dit: Paix à toi, frère!
L'homme en qui cent damnés semblaient rugir et braire,
Cria: Gloire! et, soudain parlant avec bon sens,
Sourit, ce qui remplit de crainte les passants.

Ce prophète honorait les femmes économes;
Il avait, à Gessé, ressuscité deux hommes
Tués par un bandit appelé Barrabas;
Il osait, pour guérir, violer les sabbats,
Rendait la vie aux nerfs d'une main desséchée;
Et cet homme égalait David et Mardochée.

Un jour, ce redresseur, que le peuple louait,
Vit des vendeurs au seuil du temple, et prit un fouet;
Pareils aux rats hideux que les aigles déterrent,
Tous ces marchands, essaims immondes, redoutèrent
Son visage empourpré des célestes rougeurs;
Sévère, il renversa les tables des changeurs
Et l'escabeau de ceux qui vendaient des colombes.

Son geste surhumain ouvrait les catacombes,
L'arbre qu'il regardait, changeait ses fleurs en fruits.

Un jour que quelques juifs dans la loi sainte instruits
Lui disaient: « — Dans le ciel que le pied divin foule,
Quel sera le plus grand? » cet homme dans la foule
Prit un petit enfant, qu'il mit au milieu d'eux.

Calme, il forçait l'essaim invisible et hideux
Des noirs esprits du mal, rois des ténébreux mondes,
A se précipiter dans les bêtes immondes.
Et ce mage était grand plus qu'Isaïe, et plus
Que tous ces noirs vieillards épars dans les reflux
De la vertigineuse et sombre prophétie ;
Et l'homme du désert, Jean, près de ce messie,
N'était rien qu'un roseau secoué par le vent.

Il n'était pas docteur, mais il était savant ;
Il conversait avec les faces inconnues
Que l'homme endormi voit en rêve dans les nues ;
Des lumières venaient lui parler sur les monts ;
Il lavait les péchés ainsi que des limons,
Et délivrait l'esprit de la fange charnelle,
Satan fuyait devant l'éclair de sa prunelle ;
Ses miracles étaient l'expulsion du mal ;
Il calmait l'ouragan, haranguait l'animal,
Et parfois on voyait naître à ses pieds des roses ;
Et sa mère en son cœur gardait toutes ces choses.
Des morts blêmes, depuis quatre jours inhumés,
Se dressaient à sa voix ; et pour les affamés
Les pains multipliés sortaient de ses mains pures.

Voilà ce que contait la foule ; et les murmures,
Les cris du peuple enfant qui réclame un appui,
Environnaient cet homme ; on l'adorait ; et lui
Était doux.

Les discours qui tombaient de sa bouche
Étaient comme une main céleste qui vous touche.
Il disait :

« Les derniers sont les premiers. — La fin,
C'est le commencement. — Ne fais pas au prochain
Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse à toi-même.

— On récolte le deuil quand c'est la mort qu'on sème.

— Celui qui se repent est grand deux fois. — L'enfant
Touche à Dieu. — Par le bien, du mal on se défend.

— Que le puits soit profond, mais que l'eau reste claire. »

Il disait :

« Regardez les choses sans colère ;
Car, si l'œil est mauvais ; le corps est ténébreux.
— L'aube est pour les gentils comme pour les hébreux,

Mangez le fruit des bois, buvez l'eau de la source,
N'ayez pas de souliers, pas de sac, pas de bourse,
Entrez dans les maisons et dites : Paix à tous !

— Nul n'est exempt du pli sublime des genoux ;
Donc, qui que vous soyez, priez. Courbez vos têtes.

— Dieu, présent à la nuit, n'est pas absent des bêtes (1) ;
Dieu vit dans les livres comme Daniel.

— Errer étant humain, faillir est véniel.
Absolvez le pécheur en condamnant la faute.

— On ajoute à l'esprit ce qu'à la chair on ôte. »

Il tenait compte en tout des faits accidentels.
Au peuple qui lapide il disait des mots tels
Que nul n'osait toucher à la première pierre.
Il haïssait la haine, il combattait la guerre.
Il disait : Sois mon frère ! à l'esclave qu'on vend ;
Et, tranquille, il passait comme un pardon vivant.

Il blanchissait le siècle autour de lui, de sorte
Que les justes, dont l'âme encor n'était pas morte,
Dans ces temps sans pitié, sans pudeur, sans amour,
Pouvaient voir au réveil luire deux points du jour,
L'aurore dans le ciel et sur terre cet homme.

Cet être était trop pur pour être vu par Rome.
Pourtant parmi les juifs, dans leur temple obscurci,
Chez leur roi lâche et triste, on en prenait souci ;

(1) L'Ecclésiaste a dit : « Qui sait si l'âme des bêtes va en bas. »

Et Caïphe y songeait dans sa chaire d'ivoire ;
Et, sans savoir encor ce qu'il en devait croire,
Hérode était allé jusqu'à dire : — Il paraît
Qu'il existe un certain Jésus de Nazareth.

Quelques hommes, de ceux qui ne savent pas lire,
De pauvres pâtres, pris d'on ne sait quel délire
Et du ravissement de l'entendre parler,
Le suivaient, l'aimaient tant qu'il les faisait trembler,
Et le montraient au peuple en disant : C'est le maître.
L'un d'eux, vieillard semblait près de cet homme naître ;
Et le plus jeune enfant, avait l'air près de lui
D'un sombre aïeul pensif, gravement ébloui.
Humbles, ils lui tendaient leur cœurs comme des urnes.
Et ces hommes, pareils à des lampes nocturnes
Adorant un soleil dans une vision,
Étaient devant ce maître en contemplation
Et l'entouraient, ainsi qu'une auréole d'âmes.

Victor Hugo.

RÉPONSE AUX NOUVELLES RÉFLEXIONS DE LÉON DENIS

Suum cuique

Mes maîtres sont des professeurs agrégés de l'Université. J'ai dédié à deux d'entre eux l'ébauche, déjà suffisante en soi, de la grande synthèse universaliste: le *Panmonisme*, qui n'existait nulle part.

Édouard Schuré avait pressenti la synthèse en des pages admirables. Mais elle était encore le Rêve pour lui, bien que, pour son inspiratrice Margarita Albana Mignaty, elle fût l'Accomplissement. Il s'agissait de réaliser, d'accomplir.

Il y a des vérités, communes à plusieurs doctrines, comme il y a des synthèses partielles. Mais il n'y a qu'une vérité centrale universaliste, comme il n'y a qu'une synthèse intégrale. Une synthèse, même spiritualiste, n'est pas la synthèse universaliste, qui réconcilie les matérialismes et les spiritualismes dans l'unité de la vérité.

C'est une simple question de bon sens, où nous voyons apparaître d'autres termes que les mots univers et universel, et pour laquelle les faibles lieux communs dégénéreraient en vulgaire gibernage.

Les spiritualistes sont sur la voie de l'initiation. Ce n'est pas tant à eux qu'aux matérialistes qu'il faut s'adresser, non pas pour les vaincre, mais pour les convaincre. Pour cela il faut avoir compris que les divergences, et surtout que la grande divergence entre le positivisme et l'idéalisme, ne proviennent que d'une observation insuffisante. Elles doivent s'évanouir au fur et à mesure que l'on atteint la vérité profonde universaliste : le Panmonisme.

C'est donc à dessein que l'*Essor Moderne*, premier jalon destiné spécialement aux matérialistes, ne parle ni de Dieu, ni de spiritualisme, ni de spiritisme. Grâce à cette méthode, nous avons pu amener à composition des adversaires irréductibles pour nos doctrines spéciales. Sans cela, jamais les monistes n'auraient invité les nôtres au grand Congrès de Hambourg, comme ils viennent de le faire.

Nous avons là (1) les éléments essentiels de la grande synthèse, du Panmonisme, qui est bien nôtre, dates en mains, et nous espérons bien la réaliser dans toute son ampleur, par la volonté d'en haut qui prépare le grand avènement du règne de Fraternité. Il suffit d'ailleurs de se reporter à nos articles réciproques, qui reflètent dans la Revue nos correspondances d'alors. Nous verrons combien elles ont porté leurs fruits en relevant les contre-vérités émises d'autre part.

La synthèse a été présentée partiellement. Jamais elle n'a été réalisée. Voyons, en passant, en quels termes s'exprime à ce sujet le savant professeur Penjon, dans la préface de l'un de ses ouvrages classiques sur l'Histoire de la Philosophie (passage cité dans l'*Essor Moderne*, p. 48, au chapitre des précurseurs de l'Universalisme) : « L'histoire de ces philosophies est en réalité la plus intéressante et la plus utile à connaître. C'est celle des plus grands génies de l'humanité et de ses bienfaiteurs. S'ils ont professé sur les mêmes questions des opinions différentes, ils étaient tous animés de la même passion : l'amour désintéressé du vrai, et, s'ils n'ont pas trouvé toute la vérité qu'ils cherchaient, ils ont découvert un grand nombre de vérités partielles; ils ont préparé et rendu possible la tâche de celui qui, tôt ou tard, réunira ces vérités éparses pour en faire, sous un seul principe, un système définitif. C'est à eux que nous devons déjà tous nos progrès, en logique, en morale et les noms des plus illustres d'entre eux marquent, en quelque sorte, les étapes de la civilisation dans le cours des siècles. »

Nous pensons qu'on ne peut prévoir plus nettement l'Universalisme. Il est l'épanouissement intégral du spiritisme qui, nous l'avons dit, contrairement

(1) Dans l'*Essor moderne*.

aux insinuations avancées, embrasse tout le domaine de l'esprit (*Revue spirite* de mars dernier, p. 158, en italique.)

Reportons-nous donc à nos articles. Nous disions dans l'article *L'œuvre spirite* (Revue de février 1906) « De tout temps le grand problème de l'existence, la raison d'être de la vie, de notre devenir, a hanté le cerveau des penseurs, et, les solutions les plus diverses en apparence, n'ont jamais satisfait pleinement les intelligences.

« C'est que notre monde n'était pas encore mûr pour la solution de la grande question. Les hommes ne pouvaient arriver à *la grande synthèse* qu'après avoir poussé leurs recherches dans les voies les plus diverses, afin de *dégager*, par leurs efforts persévérants, *toutes les vérités partielles contenues dans chaque branche de connaissance et de croyance.*

« *La vérité est une.* Elle a été plus ou moins obscurément pressentie et connue jusqu'ici, affublée de noms divers de sciences et de religions. Mais le Vrai et le Bien sont éternels. *Les divergences d'opinion sont surtout une question de mots* à l'heure actuelle et *le moment est venu de s'entendre, de savoir;...* ce qui se trouve entre ces deux pôles extrêmes de notre personnalité n'échappe pas à *la loi universelle.* »

Et dans la Revue de mars 1906, dans notre article « La jeunesse à Léon Denis », qui ne l'a pas ignoré puisqu'il y a répondu, en faisant *alors* les plus expresses réserves, nous disions : « à nous..... d'utiliser les trésors pour en faire *la synthèse* et en dégager *la vérité fondamentale*, en groupant toutes les vérités partielles. Sciences et religions doivent se fondre dans un même domaine, races et sociétés dans un même devenir... Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité, dit Lamartine d'accord en cela avec l'Allemand Ernest Hæckel, dont la loi de substance est la plus belle trouvaille spiritualiste qu'un matérialiste ait jamais pu faire. Il faut un terrain *d'entente entre matérialistes et spiritualistes* et c'est *la loi d'Unité*, car la grande pierre d'achoppement est le dogme de la dualité de la matière et de l'esprit. »

Léon Denis était alors d'un avis tout différent. Il nous répondait dans la *Revue Spirite* de mars 1906 : « Nous voilà loin de ces théories monistes dont vous me parlez et au sujet desquelles j'ai fait, dans une lettre adressée à l'un de vous (*alias* Paul Nord) *les plus expresses réserves*... Ce qui vous frappe dans ces doctrines, c'est *la loi d'unité de substance.* » Certes, l'unité substantielle de l'Univers, que l'excellent maître repoussait alors entièrement.

Il ajouta *ensuite* une note à la nouvelle édition de sa brochure : *Pourquoi la vie.* On y voit la transition, l'acheminement vers le Panmonisme (p. 13 et 14) au sujet du transformisme universaliste de la matière en force : « Quant à déduire de ces faits que la force s'intelligente à un moment donné de son évolution, c'est là encore une pure hypothèse. *Pour nous il y a entre l'être et le non être une différence d'essence.* »

L'Universalisme propose, au contraire, ce que Léon Denis arrive à admettre aujourd'hui, qu'il n'y a pas de différence de nature, d'essence, entre la matière et l'esprit, mais seulement une différence de degrés dans l'évolution éternelle. Nous sommes placés entre deux infinis, mais tout est réglé par la loi des nombres, mise en jeu par l'attraction universelle progressive. Il ne s'agit pas de force qui s'intelligentie à un moment donné. Pour l'Universalisme, la conscience est en puissance dès l'origine, même dans la matière, et il n'y a qu'un grand règne, que nous avons divisé pour comprendre, un Darwinisme Intégral, une immense prière vers Dieu. Il n'y a ni matière ni esprit, mais uniquement de la force en évolution progressive (1).

De là le Monisme Intégral, profond et complet : **Panmonisme ou Universalisme qui met fin à l'éternel conflit entre les matérialismes et les spiritualismes.**

Aujourd'hui Léon Denis, évoluant de plus en plus vers l'Universalisme, en arrive à dire comme nous : « *la grande querelle* séculaire qui divisait les écoles philosophiques se réduit à une *question de mots*... la substance est un Protée qui revêt mille formes inattendues... *l'unité de l'univers*, longtemps niée ou incomprise, *commence à être entrevue par la science*... toute matière se réduit en force et toute force se condense en matière... la science s'achemine peu à peu vers *la grande synthèse unitaire* qui est *la loi fondamentale de la nature*... le grand principe constitutif : unité de forces, unités de lois... continuité absolue... l'énergie paraît être la substance unique universelle... tout se relie et s'enchaîne dans l'Univers. Tout est réglé par les lois du nombre, de la mesure, de l'harmonie,... l'homme reste confondu devant cette unité formidable qui embrasse toutes choses... Il n'est pas jusqu'aux positivistes et aux matérialistes eux-mêmes, qui ne soient entraînés par ce mouvement d'idées. Ils s'acheminent, sans s'en apercevoir, vers cette *conception grandiose qui réunit toutes les forces, toutes les lois de l'Univers*... série de causes et d'effets qui est comme la trame de nos destins... Il appartient... de réunir... de condenser ces unités fragmentaires, ces rayons dispersés, et d'*en refaire la synthèse lumineuse*, l'enchaînement harmonieux... Peut-être la matière et la pensée sont-elles reliées par des liens étroits que nous commençons à entrevoir... etc... »

Ne trouvons-nous ici que les termes univers et universel ?... Qu'importe

(1) V. *Essor*, p. 73. Force et Matière : Il n'y a pas de différence de nature entre la matière et l'esprit, mais une différence de degré dans l'évolution. On peut donc admettre que tout est matière ou esprit. L'hypothèse de l'unité de la matière est de plus en plus approchée par les recherches du monde savant. Par contre on peut supposer qu'il n'y a ni matière, ni esprit, au sens aprioristique des mots, mais uniquement de la force en évolution graduelle, dont l'essence est la vie même de tout ce qui existe, de tout ce qui est, puisque tout vit intensément.

donc que Léon Denis ne s'avoue pas universaliste, si ses idées le sont devenues ! Mais pourquoi l'excellent maître prétend-il tourner le dos à ces nouvelles perspectives universalistes qui l'attirent, malgré lui sans doute? N'est-il pas plus réconfortant de se dire : plus nous serons nombreux à vibrer au contact de la vérité, mieux cela vaudra ?

Oui, cher collaborateur, vous qui devez savoir que l'âge véritable est l'âge spirituel, vous croyez bien que l'*Universalisme, la Synthèse, est bien la doctrine de l'Avenir, la philosophie de la Rénovation.* Il n'en est pas de meilleure pour établir ce que nous avons dit du spiritisme bien compris, dans cette Revue et ailleurs, qu'il embrasse tout le domaine de l'esprit, qu'il est le *Spirithéisme.*

En toutes choses, il faut considérer la fin. Le but essentiel n'est-il pas la recherche de la grande vérité. Elle ne peut résider que dans l'harmonie universaliste, se réaliser que par la synthèse des connaissances humaines, par l'unification de la pensée, inscrites à nos statuts, lors de la déclaration d'association de l'Union Éclectique Universaliste. La source où elle se dissimule est cette fontaine de Jouvence qui donne la vie éternelle. Elle est à la fois miraculeuse et inépuisable. Mais c'est une source cachée qu'il faut en réalité... et en conscience découvrir soi-même.

PAUL NORD.

Mise au point

Les idées dont Paul Nord s'attribue si légèrement la paternité étaient déjà exposées dans la 1re édition de mon *Après la Mort*, en 1891. Or, quel âge le fougueux écrivain avait-il à cette époque ? Quatre ou cinq ans environ ! Dès lors, que penser de ses allégations ? Le lecteur appréciera !

Nous disons : 1891. On peut s'assurer de l'exactitude de cette date en consultant les articles bibliographiques de la *Revue Spirite*, février 1891, d'E. Bosc ; mars 1891, de Claire Vautier ; du *Spiritisme*, Dr G. Delanne, 28 février 1891; article F. Nègre ; de l'*Initiation*, janvier 1891 ; du *Messager*, 1er janvier 1991, etc., etc.

Dans le chapitre XVI de cette édition : *Matière et Force : Principe unique des choses*, page 185, on peut lire : « La science de l'avenir explorera ces profondeurs et y rencontrera la solution des problèmes formidables de l'unité de substance et des forces directrices de l'univers. » Et plus loin : « On peut affirmer que tout, dans la nature, converge vers l'unité »... « l'étude des phénomènes matériels, comme une chaîne infinie, d'anneau en anneau, nous

conduit à la conception d'une substance unique, éthérée, universelle, etc., etc. » Le chapitre entier n'est que le développement de cette idée. Il se termine ainsi : « L'esprit humain s'achemine lentement vers la connaissance d'un principe unique, fondamental, en qui s'unissent la substance, la force et la pensée, d'une Puissance dont la grandeur et la majesté le rempliront un jour de saisissement et d'admiration. »

Voir aussi page 144 chapitre l'*Univers et Dieu* : « Quand on considère les choses de haut, les oppositions d'idées, les religions et les faits historiques s'expliquent et se réconcilient dans *une synthèse supérieure.* »

Page 138 : « L'Univers, sous des formes changeantes, variées, multiples, se connaît, se réfléchit, se possède dans une unité vivante, dans une raison consciente qui est Dieu. »

Les mêmes idées sont exposées pages 105, 130, 133, et en d'autres passages nombreux.

Quant au chapitre de ma *Grande Enigme*, sur l'Unité substantielle de l'Univers, il est écrit depuis sept ou huit ans. On peut s'en rendre compte par les citations des articles de la *Revue Scientifique*, de G. Lebon, tous antérieurs à la publication de ses livres sur l'*Evolution de la matière* et l'*Evolution des forces*, que je n'aurais pas manqué de citer de préférence, s'ils avaient paru à cette époque.

Désormais, je ne répondrai plus aux divagations de Paul Nord, ayant un meilleur emploi de mon temps.

LÉON DENIS.

CE QUE NOUS SOMMES

A Paul Nord.

Nous sommes des effets retournant à leur Cause,
Tous descendant de Dieu, pour remonter à Lui.
Aurons-nous le pouvoir, sans un instant de pause,
Sans le moindre repos, dès que le jour a lui,
De lutter et de vaincre, avant que la nuit tombe,
Avant que le trépas, paralysant les corps,
Aux âmes s'envolant et planant sur la tombe,
Dans le subtil Éther ait permis leurs essors ?
Car le problème offert à l'être qui doit vivre
Est toujours à résoudre et par sa solution
Il faut que son esprit, sans se lasser de suivre

La voie qui est tracée à son évolution,
Découvre enfin le but de la vie qui progresse ;
Du plus simple embryon au plus parfait humain,
Il faut qu'il vive en Dieu et qu'à Dieu seul s'adresse
Le culte qui fait l'homme instrument dans la main
De Celui qui veut tout, ce qui est et doit être,
Pour que sa vie divine ait sa réalité
Dans tout ce qu'il fit vivre et dans ce qu'il fait naître,
Parce que Lui seul est l'Universalité.

F. BARMOLD.

Universalisme, Panmonisme, Panthéisme sont des termes équivalents pour tous ceux qui, avec nous, considèrent la Nature comme l'Être Absolu.

Conférence de M^me^ Annie Besant

La Sorbonne était littéralement envahie, prise d'assaut, le jeudi 15 juin dès 7 h. 1/2 du soir par une foule anxieuse d'entendre la parole de la prêtresse de la théosophie, et, à 9 heures, la vieille faculté de théologie, aujourd'hui le splendide édifice d'où partent vers le monde entier les rayons de la science, des lettres, de la philosophie humaines, voyait son vaste amphithéâtre, ses tribunes et son hémicycle remplis par 6.000 auditeurs attirés par le talent et la réputation universelle de M^me^ Annie Besant.

Très curieuse la vie morale de cette femme qui incarne en une enveloppe gracieuse, qui montre encore la preuve d'une beauté non éteinte, l'âme virile d'un grand rhéteur. Une courte note biographique est utile pour mieux faire connaître l'oratrice qui charme, émeut, convainc. Elle a 64 ans, elle est née dans le quartier de Westminster à Londres. Fille d'un pasteur, dit un de ses biographes, Mr Wood, elle fut mise de bonne heure en rapport avec l'étude, et, quelques réminiscences d'un passé studieux déjà, émergeant de son cerveau intelligent, Annie fut instruite et philosophe à l'âge où la jeune fille songe aux coquetteries féminines et aux espérances promises à la beauté. Elle épousa à 20 ans, Mr Franck Besant dont le nom est plus connu en Angleterre par les romans de son frère Walter Besant. Le caractère sévère du pasteur agit d'abord sur l'esprit de sa jeune épouse en l'attirant vers un mysticisme qui ne fut qu'un voile sombre qu'elle rejeta promptement. Elle se replongea dans l'étude des philosophes anciens. Elle voulut comprendre Pythagore, Aristote, Platon, Socrate. Elle lut les philosophes modernes, et

peu à peu se détacha des croyances de son mari, ce qui amena entre eux des discussions philosophiques qui séparèrent leurs âmes et leurs corps. Après avoir erré au milieu du paganisme, du judaïsme, elle devint théiste.

Elle reconnut un dieu personnel, mais discutant peu à peu bien des doutes émis sur la création, Mme Besant en arriva à douter d'un dieu sortant de l'éternelle obscurité d'un passé sans commencement pour créer de rien l'univers peuplé de milliards d'astres. Elle raisonna, elle s'enfonça dans les profondeurs de la pensée et après avoir été présentée à Charles Bradlaugh le commentateur de la Bible, elle se lia d'une sincère amitié avec celui qui, sous le pseudonyme de « Iconoclast » écrivait *Les fruits de la Philosophie*. Orateur et homme politique remarquable, il mourut en 1891. A son contact, Annie Besant était devenue une habile dialecticienne. Le travail de son cerveau fit subir de vraies révolutions morales à ses pensées, à ses convictions, et peu à peu, elle passa par le panthéisme pour traverser l'athéisme et toucher au matérialisme. Elle fut socialiste avec son ami Bradlaugh, sous l'appui moral de qui elle fit ses premières conférences populaires. Ayant rencontré des adeptes du spiritualisme qu'elle avait délaissé, sinon ignoré, elle en adopta rapidement les beaux principes qu'une âme ardente comme la sienne, unie à un esprit fécond, devait comprendre et labourer ardemment.

Les manifestations de l'humanité invisible entrant en communication avec l'humanité vivante n'arrêtèrent point là ses convictions. Après avoir nié Dieu Créateur, elle comprit son erreur et sentit peu à peu, en parcourant la terre, que le tableau grandiose de la nature, l'océan, les montagnes, le ciel peuplé d'étoiles, que cette nature était pleine de la divinité et elle est devenue Théosophe, initiée et initiatrice. Elle veut que l'homme soit une parcelle de Dieu et la matière même est empreinte des effluves de son créateur.

Si ces lignes, où j'ai mis mon appréciation personnelle, tombent sous les yeux de la conférencière aux lèvres de qui j'ai été suspendu durant tout son discours, elle pensera peut-être que je ne me suis point éloigné de la Vérité.

Donc, le jeudi 15 juin, Mme Annie Besant avait pris pour sujet Giordano Bruno et son message à l'humanité actuelle.

Je voudrais contraindre ma mémoire à rappeler pour mes lecteurs toutes les belles pensées de la conférencière répandues autour d'un aussi beau et palpitant sujet et ce que j'y pourrais ajouter ne diminuera que fort peu la vigueur du style de celle qui a fait de Bruno le type du grand martyr des sanglantes erreurs de l'Église. Bruno né à Nola en Italie, dans la province de Caserte, en 1550, fut un enfant sérieux et songeur. Élevé par un ami de son père, un chanoine de la cathédrale qui trouva en lui la reliure d'un livre qui se remplirait largement, il engagea son père à le destiner à l'Église, mais si Giordano, par obéissance, consentit à revêtir la robe du dominicain, il n'en eût jamais l'âme. Il fallait assister chaque matin à la messe et le jeune moine

s'y refusa un jour, avouant ses doutes et son incrédulité. Il dut s'éloigner de la communauté et, redevenu étudiant et pauvre, il parcourut à pied les routes qui menaient d'un collège à une université. C'est ainsi que tour à tour à Naples, à Nice, à Gênes, à Florence, à Venise, il se mêla à la jeunesse studieuse à laquelle il communiquait ses idées.

Partout il prenait la parole et s'en servait avec une telle éloquence qu'il subjugeait tous ses auditeurs; mais, ces idées qualifiées de subversives et de contagieuses peut-être, Brunot reçut partout l'ordre de disparaître des Cours et de la Cité. Poursuivi par des envoyés du pape Grégoire XIII, je crois, il traversa l'Italie en hâte, entra en Suisse et gagna Genève où Jean Calvin mort depuis 1564 avait, après Luther, consolidé les assises de la religion réformée. Bruno y adopte ses idées et embrasse le Calvinisme. Mais plusieurs discours véhéments contre l'Église de Rome le font chasser de Suisse et il s'enfuit à Lyon ayant failli être arrêté à la frontière. Il se rend à Toulouse où sa réputation l'avait précédé et où il se trouve en présence de deux partis qui faillirent mettre les étudiants de l'Université en révolte. Alors Bruno gagne Paris, en 1582, et se mêle aux Sorbonistes qui ne purent résister à la chaleur communicative de sa parole. Il fit un voyage en Angleterre, voyage qu'on s'est plu à revêtir des couleurs d'une ambassade universitaire puisqu'il se rendit tout droit chez l'ambassadeur d'Italie qui le présenta au roi d'Angleterre. A son retour à Paris, il fut conduit chez le roi Henri III qu'émerveilla sa parole. Giordano avait alors 36 ans. Il était, nous dit Annie Besant, beau, bien fait, grand et par-dessus toutes ces qualités, il possédait l'éloquence, ce don suprême accordé à l'homme par les dieux, disait Démosthènes.

Il obtint, malgré l'opposition des professeurs, une chaire spéciale de philosophie. Ses leçons étaient suivies par tout ce que le Paris d'alors contenait d'intellectuel. Bruno eut vite acquis un vaste renom par son talent, mais ses idées choquèrent vite l'Église. Il refusa, sur une injonction du doyen de la Sorbonne, d'assister un matin à la messe, et cet ordre donna naissance à l'exposé d'une philosophie qui jamais jusque-là n'avait osé sortir d'aucune chaire de professeur. Giordano osa parler de réformer tout l'enseignement officiel d'alors. Il voulait que l'étude des mathématiques fut la première, les philosophies classiques grecques et latines et la théologie ensuite, parce qu'ainsi armés les étudiants sauraient en secouer le joug. Il combattait la logique d'Aristote frappée de vétusté. Il fut le premier à attirer les regards vers l'astronomie; rejetant les erreurs du système de Ptolémée il préconisa la découverte de Copernic qui place le soleil au centre du monde et entraîne autour de lui les planètes; enfin il prouva, avec Galilée, que la terre n'est plus le centre du monde, qu'elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures comme une toupie et qu'elle court autour du soleil sans jamais l'atteindre.

L'ouvrage de Bruno, *De l'Infini, de l'Univers et des Mondes* lui attira bien des admirateurs mais combien d'ennemis.

Est-il nécessaire de dire que ses plus grands ennemis furent ceux qui croyaient pour toujours détenir la science et en régler la distribution pour la plus grande gloire de Dieu.

Mme Besant montra Giordano toujours inébranlable en ses convictions. De Paris, il dut s'éloigner quelque temps devant les menaces des théologiens, courroucés des doctrines libres qu'il répandait et que la jeunesse semblait vouloir adopter.

Il se rendit à Prague, à Herdelberg où il enseigna partout sa doctrine et ses idées scientifiques. Partout les étudiants allemands se pressaient pour l'écouter mais partout les autorités ecclésiastiques ou séculières le déclaraient suspect et coupable. Rappelé à Paris en 1592 il promit d'y revenir, mais il se sentit attiré vers sa patrie et imprudemment il osa se présenter à Rome où l'Inquisition le fit arrêter. Il reçut la sommation de rétracter, sous peine de mort, les erreurs qu'il répandait. Il fut excommunié et enfermé dans un cachot. Quoiqu'il fût tacitement condamné à mourir, le tribunal montrant une bienveillance fausse et criminelle lui donna une semaine pour faire l'aveu de ses fautes. Bruno refusa courageusement disant que sa condamnation et sa mort serviraient plus grandement sa cause que s'il osait abjurer ses convictions. Et voilà, dit Mme Annie Besant avec émotion, l'homme que l'Église eut la cruauté de faire périr sur le bûcher, en place publique, comme apostat, hérétique et violateur des vœux qu'il avait prononcés jadis en revêtant la robe monastique. Il mourut à 42 ans, dans toute la force de son génie, laissant un nom à jamais immortel.

Dans une péroraison admirable, Mme Annie Besant étalant sa doctrine théosophique s'adresse à l'âme de ses auditeurs :

L'âme, dit-elle, est immortelle et devra parcourir l'infini des mondes, s'approchant toujours de Dieu qu'elle pourra comprendre un jour et bien connaître. Elle revêtira constamment et successivement des enveloppes mortelles qu'elle épurera de plus en plus pour arriver à posséder le Karma divin.

Le corps est un instrument magnifique, dit-elle, à la condition de demeurer un instrument, mais de ne jamais aspirer à être le maître de l'âme.

Il y a deux règnes dans l'homme: le règne de la matière et le règne de l'esprit. Celui-ci doit toujours être le plus puissant.

Parlant des biens limités à cette terre, et de ceux qui sont du domaine de l'Éternité c'est-à-dire des biens matériels, l'oratrice a dit en terminant :

Notre libre arbitre nous permet de choisir, mais il faut bien choisir.

Mme Annie Besant a mérité les applaudissements unanimes qui ont éclaté plusieurs fois durant son beau discours, surtout après sa péroraison.

Elle parle purement notre langue dont elle connaît les finesses, elle émet

la phrase avec netteté, scandant bien chaque proposition. Enfin Mme Annie Besant nous a prouvé que pour acquérir le don de la parole elle a beaucoup étudié.

Avec tous ses auditeurs, je lui ai accordé un ample tribut d'admiration.

LÉOPOLD DAUVIL.

L'IMPORTANCE D'UN IDÉAL

Sous ce titre nous reproduisons ci-après un article dans lequel Mme Annie Besant, présidente de la Société de théosophie, expose aux lecteurs du Matin *(numéro du 15 juin) la nécessité d'un idéal.*

« L'homme est la création de la pensée », comme on peut le lire dans une des Écritures sacrées de l'Inde ; « ce que l'on pense, c'est ce que l'on deviendra. » Et encore : « L'homme est construit avec ses convictions ; tel il pense, tel il est. »

Ces paroles sont absolument d'accord avec la science psychologique de nos jours, laquelle reconnaît dans les idées la base inébranlable des actions. Dans la triplicité humaine, la volonté meut, la pensée dirige, l'activité accomplit, et l'action n'est que la manifestation de l'idée. Les destinées d'un homme, d'une nation, dépendent des idées qui dominent soit le mental de l'individu, soit le mental collectif du peuple. L'artiste, plein d'une vision de beauté, saisit le pinceau et accomplit un chef-d'œuvre ; la France, enivrée de l'idée de liberté, se jette sur l'Europe afin de briser ses chaînes. Toujours l'idée précède l'action ; l'idée est créatrice ; l'action, créature.

Mais parmi les idées, il y a des différences ; les idées vagues, flottantes, indécises, frivoles ne laissent qu'une trace passagère sur le caractère ; les idées fixes le dominent. L'idée fixe, selon les psychologues, est une idée qui domine le mental, qui y reste en dépit de tous les raisonnements, de toutes les tentations, de toutes les forces auxquelles l'humanité ordinaire succombe. Si cette idée est vraie, belle, en accord avec les lois de la nature, elle conduit l'homme qu'elle domine aux cimes élevées des vertus les plus splendides ; si elle est fausse, elle plonge le malheureux dans la fange du fanatisme ou de la folie.

Or l'idéal pour l'homme est une idée fixe du genre moral, apte à former le caractère et à inspirer le cœur. Celui qui n'a point d'idéal flotte sur l'océan de la vie, poussé çà et là, entraîné par les courants des circonstances, des attractions et des répulsions, sans but déterminé, sans orientation délibérée. Celui qui a construit son idéal et l'a embrassé marche droit en

avant, ne recule que « pour mieux sauter », fait courber les circonstances devant sa volonté ferme ; c'est un vaisseau qui obéit au gouvernail.

Dans l'éducation des jeunes gens, la chose la plus importante, c'est de mettre sous leurs yeux un idéal vibrant et élevé, incorporé le plus possible dans les grands hommes, les grandes femmes de la patrie, exemples des vertus religieuses et civiques. L'imagination ardente de l'enfant vivifiera ces portraits, et l'enfant tirera d'eux les traits dont il se construira une image héroïque, conforme à ses aspirations et à ses espérances. Qu'il espère devenir homme d'État, prêtre, soldat, négociant, artiste, ou tout simplement bon citoyen, il trouvera dans l'idéal qu'on lui offre les matériaux qui répondent à son aspiration, et il en construira son idéal à lui, idéal qui deviendra son ange gardien, le protégeant de toutes les bassesses de la vie.

Quand on a choisi son idéal, on doit le contempler chaque matin quelques moments avec intention, avec amour. Cette pensée matinale, répétée jour après jour, commencera bientôt à faire bourgeonner dans le caractère les germes des qualités contemplées dans l'idéal ; même sans avoir eu conscience de l'effort, les beautés de l'idéal se manifesteront dans le caractère, car la pensée est féconde et elle enfante les qualités.

Il faut avouer que les pensées fausses, basses et mauvaises enfantent aussi les défauts de leur propre genre, et lorsqu'on sème dans un pays les idées malsaines, elles germeront dans les caractères des citoyens et produiront une récolte de vices et de crimes. Les livres, les journaux, les chansons, les drames, les peintures sèment partout les idées qui généreront les bons ou les mauvais citoyens. Si l'on peut élever les autres par la noblesse d'un idéal, on peut aussi les aviler par les pensées corruptrices. Et surtout c'est le mental des enfants, des jeunes gens qui est le plus soumis à l'influence de la pensée.

Présenter au public des idées nobles, droites, fraternelles, vibrantes d'amour et de justice, c'est aider à constituer une nation grande, pacifique et heureuse : présenter des idées grossières, profanes, frivoles, c'est tendre à rabaisser la patrie. Car la pensée, étant la force créatrice de l'univers, crée ou les bonnes ou les mauvaises actions, et ceux qui empoisonnent la source de l'activité humaine sont les ennemis de l'humanité.

ANNIE BESANT.

LA DOCTRINE FÉMINISTE
dans l'œuvre de Mme Claire GALICHON

Conférence contradictoire faite au cercle de « La Française »

LE 30 MAI 1911

Extrait du Journal *La Française*

AVANT-PROPOS

On raconte que les tribus du centre de l'Afrique, pour se protéger en cette vie et en l'autre contre les maléfices du démon, emploient toute leur intelligence à chercher les moyens de ne pas lui déplaire. Pour l'entretenir en joyeuse humeur, afin qu'il ne manque de rien, qu'il ne songe point à courir les rues, à pénétrer dans leurs demeures, ils lui bâtissent à l'entrée des villages des maisons, et chaque jour des prêtres, prêtres consacrés au diable, vont y porter des céréales pour que l'esprit malin se substante, des fruits pour qu'il se rafraîchisse et lui faire un lit de feuilles moelleuses pour qu'il se repose !

Quant au Dieu de bonté, auquel on doit les belles récoltes et les jours heureux on ne s'en occupe pas. On sait bien qu'il existe, mais il a bon caractère, il ne grogne jamais, alors ce n'est vraiment pas la peine de se gêner pour lui.

Ne vous semble-t-il pas, mesdames et messieurs, que le sentiment sur lequel repose cette religion pratique des noirs ressemble étonnamment au sentiment sur lequel s'appuient les lois édictées par les blancs ? C'est pour les hommes que les lois sont faites, pour ménager leurs susceptibilités, pour ne pas les irriter, pour satisfaire leurs exigences, car les hommes sont dangereux lorsqu'ils expriment leur mécontentement.

Mais les femmes, est-ce qu'elles protestent ! Elles ne se plaignent même pas. Elles acceptent, soupirent et se résignent. Alors on les oublie. Et, pour les femmes, les lois sont iniques, les coutumes cruelles, les préjugés barbares.

De temps en temps quelques-unes d'entre nous, mues par un indomptable instinct de justice, poussent un cri de révolte qui n'est souvent qu'un cri de souffrance et qui est encore trop inarticulé pour être entendu au loin. Il est donc urgent que nous essayions d'exprimer nettement la croyance féministe que nous la dépouillons de ce qu'elle peut avoir encore de flou, d'indécis, quelquefois de contradictoire dans les apparences, afin d'avoir une réponse toujours prête à opposer aux ineffables arguments de nos adversaires. Nos

ennemis possèdent de redoutables engins. Ils ont des siècles de routine à dresser devant nous comme autant d'imprenables forteresses. Et, qu'avons-nous à leur opposer ? La sincérité, la profondeur de nos convictions. C'est beaucoup mais ce n'est point assez. Il est temps que nous nous façonnions un dogme derrière lequel nous pourrons nous abriter et attendre, comme derrière un bastion, quand la lutte se fera trop âpre, trop inégale.

La chose devrait nous être facile. Mme C. Galichon, à laquelle nous devons le plaisir d'être réunis aujourd'hui, s'est émue du sort injuste fait à la femme. Elle a étudié, approfondi sous tous leurs aspects les questions qui nous occupent. Patiemment, inlassablement, elle a réuni les preuves éparses, qui sont les seules armes pouvant vraiment nous servir, elle a dit tout haut son indignation contre les mœurs qui nous oppressent — tout haut, aussi, ses espérances pour un avenir plus équitable.

Si le triste et sceptique La Rochefoucaud vous avait connue, c'est à vous qu'il aurait fait le compliment qu'il adressait à Mme de La Fayette et qui est bien le plus bel éloge qu'on puisse adresser à un être humain. Il vous aurait dit : « Madame, vous êtes vraie. » En effet, les vérités qu'on ne regarde en général que de coin et à la dérobée, avec des paupières clignotantes, vous les contemplez, tel un aigle, en face et les yeux grands ouverts. En lisant vos beaux livres, madame, les féministes retrouvent leur pensée plus claire, plus précise et comme révélée à leur propre intelligence.

M. L. LE VERRIER.

A la suite de ce spirituel avant-propos, Mlle René Caillé exposa, avec autant de talent que d'exactitude, l'œuvre de Mme C. Galichon dont elle mit en relief les idées principales. Une discussion pleine de logique et d'esprit, sur ces principales idées, fut alors engagée entre Mme B. Gremnitz (*Parrhisia*) qui ne voudrait pas voir confisquer au profit du spiritisme seul une cause qui intéresse toutes les femmes, de Mme Jane Misme qui est heureuse au contraire de voir le féminisme se rattacher aux croyance spiritualistes, de Mme Jeanne Girard, *Inspectrice des Écoles Maternelles*, qui pense que la coéducation permettra au féminisme de s'établir sur de meilleures bases, de Mme Hammer, *Présidente de l'Union fraternelle des femmes*, qui nous dit que quand le petit garçon et la petite fille auront lu les mêmes livres, auront partagé les mêmes jeux, fait les mêmes études, que le petit garçon se sera assuré que la petite fille a la même intelligence que lui, il ne pourra pas dire plus tard : « Nous leurs sommes supérieures », de Mme Suzanne de Callias qui témoigne elle aussi en faveur de cette coéducation devant laquelle bien des objections se dressent, de Mme Lydie Martial qui, avant de faire de la coéducation, conseille de déterminer de quelle façon le masculin et le féminin réagissent moralement l'un sur l'autre et demande avant tout de faire des éducateurs,

des coéducateurs rationnels, de Mlle Van Marck de Lummen qui aborda la délicate question de la maternité consentie et enfin de M. Paul Mantin qui regarde comme une chose bien difficilement applicable la coéducation. Mais, de cette discussion, il ressort toutefois que si l'égalité de l'homme et de la femme est unanimement acceptée par les féministes, bien des divergences se produisent encore entre eux sur les modes de cette égalité et les moyens de la réaliser.

UN COIN DU VOILE

Par PHARASIUS

Un coin du voile est le livre d'un indépendant qui voudrait réduire le Spiritisme à une synthèse de la Philosophie des Esprits et nous montre, en effet, que, là, réside sa force.

La communication avec l'invisible nous redonne la clef perdue des initiations anciennes ; l'auteur les passe en revue et nous montre combien il est inutile, à notre époque, de chercher notre voie dans les enseignements du passé qui sont devenus aujourd'hui incompréhensibles. Ces vieux arbres ont donné leurs fruits.

Le Christianisme même a épuisé ses formes et subi les altérations du temps. Le Catholicisme a une base bien fragile ; c'est cette histoire d'Adam et Ève, de la pomme et du serpent, qui mit Dieu dans l'obligation de s'imposer, à lui-même, le plus douloureux des sacrifices. Le péché originel et la rédemption, interprétés de la sorte, sont devenus inadmissibles.

Quant à la foi des apôtres, c'est sur la résurrection des morts qu'elle s'est affirmée et nullement sur le dogme. Sur le dogme, l'accord n'a jamais pu se faire, même parmi les premiers chrétiens.

Le Protestantisme a voulu rétablir sa foi sur l'autorité des deux testaments; or personne ne comprend plus l'ancien, personne ne peut établir l'authenticité du nouveau.

L'Islamisme repose uniquement sur la révélation apportée du ciel par l'ange Gabriel.

Ainsi des inspirateurs invisibles sont à la base de toutes les religions anciennes, cela devait nécessairement s'expliquer et le Spiritisme l'expliquer. La révélation est le produit d'une loi naturelle, méconnue, incomprise, ou tenue cachée. La philosophie d'Allan Kardec est venue divulguer cette loi

(1) 1 volume in-8° carré. Prix : 4 fr. 10. *Franco* : France, 4 fr. 85 ; Étranger, 5 fr. 25. (Voir page 12 des annonces.)

naturelle ; elle donne une solution satisfaisante et une synthèse inattaquable, à quelque point de vue qu'on se place. C'est la révélation de forme moderne qui s'adapte le mieux à notre mentalité.

Sans imposer aucune théorie préconçue, le Spiritisme procède, comme les sciences positives, par l'examen des faits dont il tire les déductions nécessaires. L'étude des propriétés du périsprit, la connaissance d'une physiologie de l'âme nous donnent la clef d'une foule de phénomènes incompris.

Cette révélation met fin au règne du merveilleux, le Spiritisme éclaire le point obscur des religions, le surnaturel c'était l'inconnu.

La synthèse des Esprits est invulnérable, aussi nos ennemis ne s'attaquent qu'à sa base, qui est la médiumnité ; ils cherchent à la discréditer dans l'esprit du public, besogne rendue facile par le nombre des faux médiums. L'auteur reproche aux spirites d'avoir abandonné la philosophie au profit de la partie expérimentale, s'égarant ainsi dans des discussions interminables et il leur reproche, avec raison peut-être, d'avoir abusé des séances publiques.

Mais, nous cessons d'être d'accord avec l'auteur de ce livre lorsqu'il attaque certains faits, trop bien prouvés pour être niés, et contre lesquels son argumentation est nulle.

Ainsi il nie les matérialisations, ce qui est son droit, mais, pour répondre aux constatations matérielles d'Aksakof et de William Crookes, il ne trouve que des considérations vagues comme celle-ci: — Quand on examine ce genre de manifestation, on a la preuve incontestable de la mystification, ou bien : — Les médiums ont été pris en flagrant délit de fraude aussitôt qu'ils ont été surveillés. — Ce qui lui permet de conclure : — Il est difficile d'asseoir une théorie sur une base qui n'existe pas.

Ici, nous protestons. Le témoignage de W. Crookes constitue une base très solide. Les flagrants délits des séances mauvaises sont, en tant qu'arguments, inadmissibles, on n'ébranle pas un fait par son contraire. Si cela était permis, il faudrait dire : — le mensonge a été trop souvent constaté pour qu'il soit possible de croire à aucune vérité. — Cette affirmation monstrueuse ne serait pas plus étrange que la proposition ci-dessus.

La vérité est que la matérialisation existe, la vraie matérialisation donne facilement des preuves certaines, mais il est impossible de rendre témoin du fait le grand nombre de ceux qui exigent qu'on la leur exhibe comme une marchandise. La vraie difficulté consiste à se trouver en présence d'une vraie matérialisation. L'auteur a donc bien raison quand il condamne l'abus des séances publiques, mais il tombe lui-même dans une grave erreur, victime de l'illusion que les mauvaises séances ont souvent produite.

Quand il parle de ce fait comme d'une chose qu'il n'est pas possible de constater, son affirmation est inadmissible ; peut-être veut-il dire que le con-

trôle est impuissant; peu importe, si le phénomène se produit dans des conditions d'évidence. Mais prenez en flagrant délit de fraude autant de médiums que vous voudrez, cela ne m'empêchera nullement d'organiser une séance d'où toute fraude serait exclue ; et quand vous dites qu'ils ont été pris en flagrant délit dès qu'ils ont été surveillés, vous parlez des séances mauvaises, vous confondez la surveillance avec les conditions qui créent l'impossibilité. Par exemple : je veux bien douter de la réalité d'un être complètement matérialisé que je verrais sortir du cabinet, malgré tous les contrôles, parce que le contrôle ne fait pas l'évidence, mais je ne peux pas douter de ce qui se forme sous mes yeux, dans la demi-lumière, alors que je tiens les mains du médium entre les miennes et qu'une condensation fluidique sortie de lui, et évoluée sous mes yeux, arrive à former une main qui me touche et que d'autres peuvent saisir. Voilà ce que j'appelle une condition d'évidence, parce qu'il s'agit d'un fait simple et facile à constater.

Or, William Crookes a établi les mêmes conditions d'évidence, de la manière simple qu'il a exposée et, quand il vous dit que toute autre interprétation fait violence à la raison, il n'est pas permis de récuser son témoignage ; il faudrait, pour cela, ne l'avoir pas lu, ou ne l'avoir pas compris, ou croire à la malhonnêteté du témoin. Il n'y a rien d'admissible en dehors de ces trois hypothèses.

Ce livre de Pharasius, qui contient tant de bonnes choses, n'en sera pas moins excellent pour ramener beaucoup de spirites dans la voie de la synthèse philosophique et les arracher à l'ancienne ornière. Les initiations antiques ne furent jamais basées que sur la médiumnité ; l'ombre et les voiles jetés sur le mystère sont devenus inutiles ; de même que les vieilles clefs qui n'ouvrent plus les serrures rouillées. Le Spiritisme c'est la vérité pour tous, il peut grandir péniblement, mais il naît avec l'ère de la Liberté.

N'oublions pas non plus de signaler le souvenir que, en finissant, l'auteur accorde à celle dont nous vénérons pieusement la mémoire ; à cette bonne maman, Rufina Nœggerath, dont il rapporte la mort édifiante ; le livre se termine sur ses dernières et consolantes paroles.

L. CHEVREUIL.

L'Aiguille enfilée dans la nuit

Extrait du journal *l'Eclair*, du 22 juin 1911.

Une nouvelle expérience d'occultisme

Si l'expérience dont il va être parlé, et qui est attestée par un grand nombre de témoins — et le commandant Darget qui nous la signale — pouvait être répétée devant des maîtres incontestés de la science, une preuve de la puissance psychique de la volonté serait faite.

On sait que les phénomènes occultes se produisent surtout dans les ténèbres, et c'est pour les faire très justement taxer d'imposture. Qu'est-ce qui prouve qu'une main fraudeuse ne transporte pas les objets, ne frappe pas les coups, ne promène pas des corps lumineux, ne gratte pas la guitare, ne frôle pas les touches du piano ? Qu'est-ce qui prouve qu'Allan Kardec ne se double pas de Robert Houdin ?

C'est ce qui a donné au commandant Darget l'idée d'essayer une expérience semblant écarter l'idée de fraude : faire enfiler une aiguille dans les ténèbres.

Cette expérience, il l'a réalisée dans les termes du procès-verbal suivant. La scène se passe chez Mme Vallée :

En arrivant le 10 juin 1911, à neuf heures du soir, chez Mme Vallée, je trouvai dix personnes réunies devant un thé que Mme Vallée a l'habitude d'offrir avant sa séance. Je montrai une aiguille à coudre et du fil blanc, et j'énonçai la proposition de faire enfiler le fil dans l'aiguille, en pleine obscurité. Tout d'abord, je priai Mme Vallée de tenir le fil dans sa main pendant un instant, en lui disant qu'il s'imbiberait de son fluide vital, ce qui le rendrait plus apte à pénétrer dans le trou de l'aiguille. Puis, je piquai mon aiguille sur le tapis de la petite table. Peu d'instants après, je pris le fil des mains de Mme Vallée et le plaçai près de l'aiguille.

On fit la pleine obscurité.

Alors commencèrent les phénomènes habituels pendant une durée d'une heure.

Le fait culminant, auquel j'arrive, a été ce que j'avais demandé.

M. D... tenait, à droite, la main de Mme Vallée, et de sa main gauche, la main de Mlle Jeanne Vallée. La chaîne n'a pas été un seul instant interrompue.

Les phénomènes avaient cessé, et nous étions dans le silence, en position d'attente, lorsque M. D... dit qu'on le piquait dans le dos.

On a rendu la lumière, et on a vu trois points faits, à cinq centimètres

les uns des autres, en forme de V, au dos de la jaquette de M. D... ainsi que « l'aiguille enfilée » qui était piquée dans le drap.

J'ajoute que le fil était marqué à 0 m. 10 d'un des bouts par un point noir fait à l'encre, et à 0 m. 05 de l'autre bout par un deuxième point, ce que j'ai annoncé en défaisant moi-même la couture et ce que j'ai vérifié.

Donc, il devient incontestable qu'une aiguille a été enfilée en pleine obscurité.

Cette expérience a été renouvelée ces jours-ci. Le fil avait été marqué au préalable, ainsi que l'aiguille. Et c'était bien l'aiguille *marquée* qui était enfilée avec le fil *marqué*.

Nous nous bornons à signaler cette expérience. Elle a le mérite d'être un peu plus neuve que les autres. Il reste à souhaiter, pour la curiosité du fait et les déductions qu'on en peut tirer, que cette expérience s'accomplisse dans des garanties d'absolue certitude, avec un contrôle rigoureux, et en présence de témoins dégagés de tout mysticisme spirite. Jusque-là les sceptiques, et nous en sommes, auront beau jeu.

RECOMMANDATION

Beaucoup de nos lecteurs ont connu Mme Hart, amie de notre regrettée « Bonne-maman », ainsi que son excellent frère, M. Charles Thil. Or, M. Thil, propriétaire d'un hôtel, 3 rue Flatters, Paris, vient de mourir, et ses concierges, M. et Mme Terreaux, qui faisaient le service de l'hôtel depuis dix-neuf ans, et sur qui on peut avoir les meilleurs renseignements, demandent une *place de confiance* analogue, à Paris de préférence, ou dans les environs. Prière de s'adresser à M. Auguste Terreaux, 3, rue Flatters, Paris. — Prière aux autres revues d'insérer.

PRESSE ÉTRANGÈRE

Les enfants médiums

Communication adressée à l'*Uebersinnliche Welt*,
par le colonel Josef Peter (Munich).

La médiumnité chez les enfants ne constitue pas seulement un des plus intéressants, mais bien un des plus importants phénomènes du spiritisme; car, ainsi que le remarque Aksakof, ce caractère particulier de médium-

nité fournit la preuve manifeste qu'en dehors de l'organisme de l'enfant l'on se trouve en présence d'une entité intelligente. Toutes les théories des animistes se dérobent dans ce cas particulier, et seule, l'hypothèse spirite en donne la solution claire. Il faut bien reconnaître, il est vrai, que jusqu'à présent la plupart des cas de médiumnité constatée chez des enfants n'ont pas été observés avec toute la rigueur scientifique désirable, c'est-à-dire que les phénomènes en question n'ont pas été soumis à une suite d'expérimentations scientifiquement poursuivis. Il s'agit pourtant là de faits dont l'authenticité ne saurait soulever de doutes, mais qui auraient eu à gagner d'être examinés avec méthode.

Je rapporte ci-après quelques cas de ce genre de médiumnité.

1. — La fillette de Mrs Anson Attwood de Troy présenta des caractères de médiumnité réelle. Le général Bullard et quelques autres personnes voulurent se rendre compte si cette faculté se manifestait sincèrement et s'il n'y intervenait pas une manœuvre frauduleuse quelconque.

A la séance, l'enfant médium était installée sur une chaise haute, les pieds appuyés, pendant qu'elle se régalait de quelques friandises. Dans l'intervalle et tout à coup, la grosse table, autour de laquelle s'étaient installées les personnes présentes, se mit à se mouvoir dans le sens d'un bateau ballotté par les vagues. De divers autres points de la salle, l'on entendit retentir des coups, qui traduisirent, sur demande, des noms, des dates, et des messages d'amis défunts au grand étonnement des témoins. L'enfant, enlevée de sa chaise, fut comme tenue à bras.

Pendant que, mentalement, le général demanda, peu après, que la fillette assise en face à ce moment, s'appprocha de lui en même temps que le fauteuil qui lui servait de siège, il vit à sa grande stupéfaction s'accomplir le phénomène demandé. Aussi, tout le monde fût obligé de reconnaître qu'aucune fraude n'existait et que tout s'était passé en pleine lumière et en toute sincérité (1).

2. — Chez l'un des enfants de Mrs Jencken (Miss Kate Fox) (2) l'on constata les premiers caractères de médiumnité, alors qu'il n'avait que *deux mois*. L'on entendait autour du berceau, des voix, des bruits de pas, des frôlements de robe. Chaque jour l'on percevait distinctement des coups frappés sur l'oreiller et dans l'armature en fer du berceau. A l'âge de cinq mois et demi, l'enfant accusa des signes de médiumnité dite d'écriture. Un compte rendu remarquable a été fait par la *Psychiche Studien* en 1875. Aksakof insiste à ce sujet, dans son ouvrage: *Animisme et Spiritisme*, (p. 414), pour assurer que cette faculté médiumnique était personnelle à l'enfant et que

(1) Voir Aksakof : *Animisme et Spiritisme*, 1894, page 407.

(2) Miss Kate Fox était le remarquable médium de Hydesville, le berceau du spiritisme moderne.

celle de sa mère n'intervenait en aucune façon. Des phénomènes se produisaient, en effet, pendant que la mère n'était pas présente. Il est vrai que l'on pourrait observer que cela ne constitue pas une raison, attendu que l'influence de certains médiums s'était manifestée malgré la distance. Quoi qu'il en soit, j'estime, ainsi qu'Aksakof, que dans le présent cas il s'agit d'un enfant exceptionnellement doué.

3. — Très intéressante est également la relation d'un garçonnet des environs de Villers (Belgique) (1). Personne dans sa famille ne connaissait le premier mot des phénomènes spirites. Le hasard voulut qu'un jour l'enfant assista à une séance donnée par les locataires de l'une des plus anciennes maisons de la localité. Le lendemain, celui-ci se mit à jouer au sorcier-devin avec son plus jeune frère. Aussi quelle ne fut pas la stupeur de la mère lorsqu'elle vit la lourde table, près de laquelle les enfants étaient assis, se mettre en mouvement, sans cause apparente. Au bout de quelques jours, l'enfant arriva à obtenir de ce meuble des réponses frappées, d'après un mode de convention. C'est ainsi qu'il fut demandé que la lumière fût éteinte, et à la clarté de la lune l'on vit le crayon se mouvoir et tracer des mots, sans aucune intervention quelconque. L'écriture fut reconnue comme ayant été celle d'un parent mort. Par ailleurs, le correspondant ayant rapporté ces faits (rédacteur au *Messager de Bruxelles*) remarqua que les communications ainsi obtenues n'étaient que des conseils, des avis et recommandations d'un sens moral. De temps à autre le crayon produisait l'écriture spéciale dite : au miroir, pendant que d'autres meubles étaient déplacés spontanément, et qu'une fois, entre autres, la pendule fut jetée à bas de la cheminée et mise en pièces.

4. — Très remarquable fut également le cas de la petite Lilliam Marjarie de Birmingham. Dès l'âge de trois ans cette enfant manifeste des dispositions médiumniques spéciales. Elle se voyait entourée d'autres enfants qui n'étaient vus que par elle, avec lesquels elle causait et jouait avec entrain. L'on pouvait, à l'extrême rigueur, attribuer ces faits singuliers à une série d'hallucinations venant obséder l'enfant. Mais, lorsqu'elle atteignit l'âge de 5 ans, l'on constata du jour au lendemain, qu'une faculté merveilleuse s'était développée en elle. L'enfant se mit à jouer du piano. L'on fut surpris de voir les petites mains de l'enfant effectuer des exercices et des gammes avec une facilité et un brio extraordinaires. Lorsqu'on lui demandait qui lui apprenait ainsi à s'acquitter aussi aisément des difficultés de doigté, elle répondait invariablement qu'elle était assistée et guidée par une dame et un monsieur qui se tenaient à ses côtés. Dans de telles conditions la fillette fit des progrès absolument surprenants. De plus, Lilliam est une très aimable

(1) Voir la Revue des *Psychiche Studien* de 1902, page 30.

petite créature, caressante et d'un naturel très ouvert, ne recherchant pas à se créer de petites amies, nous écrivait son père, par la raison qu'elle avait toujours autour d'elle, des groupes d'enfants qui restaient invisibles pour nous ; aussi ne puis-je m'empêcher de sourire, ajoutait-il, lorsque je la vois avec sa petite mine réjouie et ses cheveux ébouriffés au cours de ses ébats joyeux !

5. — Qui ne connaît pas également le fait arrivé tout récemment aux enfants du maître-maçon Pausini de Bari : deux petits garçons âgés de 7 et 8 ans ? Le plus jeune : Alfred, tombait fréquemment en trance. Un beau jour, se trouvant à Ruro, ils se retrouvèrent, trente minutes après, transportés dans un couvent de capucins à Malsatti, situé à 30 milles de distance. Souvent il leur arriva d'être transportés dans des conditions identiques et ramenés à leurs parents, auxquels ils avaient brusquement faussé compagnie. Les savants attribuèrent ces phénomènes, en outre des médecins, qui s'en étaient également occupés, à un automatisme ambulatoire. Les personnes atteintes de cette affection nerveuse manifestent un penchant irrésistible pour se mouvoir sans cesse et se trouvent dans un état d'esprit anormal. Lorsqu'ils reprennent conscience d'eux-mêmes, ils ont perdu le souvenir de leurs actes. De son côté le Dr Pétrus expose dans le *Secolo* de Milan, qu'il n'exclue pas l'hypothèse possible, de voir les deux enfants, sous l'influence d'une hyperestésie musculaire, accomplir un trajet de 30, 40,50, voire même 90 kilomètres sans prendre aucun repos, et en conservant l'allure de la course. Il ne s'en pose pas moins la question de savoir, comment il leur fut possible de couvrir une distance de 14 kilomètres dans l'espace d'une demi-heure. Et d'autre part, comment se put-il faire que leur rapide performance pédestre n'eût pas attiré l'attention des voyageurs se trouvant sur la même route ?

(*A suivre.*)

Pour la traduction :
P. H.

Nous lisons dans *Filosofia della Scienza*, numéro de mars.

Une voix mystérieuse.— Le fait suivant me fut raconté deux ou trois fois par mon père au cours de sa vie et à de longs intervalles, alors que l'on parlait de choses supranormales. Il me le répéta dans tous ses détails vingt-quatre heures avant de mourir, le 4 mars 1889, en un moment d'apparente béatitude. De nature sérieuse, il était croyant, mais non superstitieux.

« Depuis l'époque la plus reculée, mes ancêtres furent tous hommes de mer. En 1837 mon père prenait le commandement du voilier appartenant à la famille, nommé *Madona delle Grazie* et ceci après la mort de son père qui en était capitaine ; cette mort advint dans le port de Marseille. Parti de là

pour Odessa où il avait pris un chargement de grains il faisait route pour Brindisi à l'atterrissage duquel il arrivait par un soir de bourrasque. A cette époque, la navigation était autrement difficile qu'aujourd'hui, car de nombreux pirates infestaient l'archipel grec ; les côtes étaient peu illuminées ; de faibles lanternes, à l'embouchure des ports, se distinguaient à peine à quelques milles et seulement par les temps clairs.

Ce soir-là, la tempête grondait, la nuit était venue, la côte était couverte et l'on n'apercevait rien ; mais, du point approximatif où l'on pensait se trouver, on croyait cependant très proche la terre brindisienne. Il était à peu près une heure après minuit et le voilier, difficilement dirigé, filait péniblement tantôt par bâbord, tantôt par tribord. Mon père, sur l'avant, cherchait à découvrir la plus petite lueur indicatrice du port. Le vent soufflait impétueux ; la mer furieuse couvrait par intervalles le navire de son écume et flagellait ses flancs ; le tonnerre suivait, étourdissant, la fulgurance des éclairs, la tempête augmentait, le moment devenait critique.

Subitement une voix crie avec force : « Capitaine, capitaine ! venez, venez vite ! » Ne sachant ce qui arrive, mon père se précipite vers la poupe d'où semblait partir la voix. « Qu'est cela ? » dit-il au timonier qui, tremblant, balbutie : « N'entendez-vous pas ? N'entendez-vous pas cette voix qui depuis un instant et encore répète : *Puggia ! Puggia !* (1). » « La voix ! quelle voix ? Serait-ce la peur qui te fait distinguer une voix là où siffle le vent ? Moi, je n'entends rien. » A peine prononçait-il ces mots qu'en effet une voix semblant venir de la direction de la barre répète sur un ton de suprême commandement : *Puggia ! Puggia ! Puggia !* Émotionné, doutant de lui, mon père approche, il observe, il visite les angles de la poupe où rien ne se distingue et, se croyant le jouet d'une hallucination, il dit au timonier : « Mais il n'y a personne, l'équipage tout entier se trouve vers la proue. » La voix cependant plus claire, plus vibrante, vivante en un mot, commande toujours et mon père reconnaît enfin, aussi distinctement qu'aux jours où il voyageait près de lui, le timbre, la cadence, le ton de la voix de son père, voix à lui bien connue, car depuis l'âge de 9 ans il ne l'avait pas quitté.

Fasciné, emporté par une force irrésistible et incompréhensible, il crie le commandement de virer de bord et, de la main du timonier arrachant la barre, il exécute lui-même la manœuvre pendant que l'équipage relâchait les écoutes et les vergues sous le vent.

Le voilier se courbant sous le vent, tel un cheval emporté que plus rien ne maîtrise, fendit l'onde furieuse. A ce moment la fugace clarté d'un éclair découvrit sur la gauche la blanche écume des vagues qui se brisaient, géan-

(1) Expression locale pouvant à peu près se traduire par : *virer de bord*.

tes, contre les roches de la côte; la côte vers laquelle il n'y a qu'un instant l'équipage marchait à une mort certaine. »

Signé : F. Scotti, capitaine.

On lit dans la revue : Ultra, numéro d'avril :

La voix à l'oreille. — D'un jeune étudiant, nous recevons la relation suivante que, quant à nous, nous considérons comme tout à fait authentique :

« Je suis forcé de me coucher tard et de dormir seulement quelques heures. Il y a peu de jours, et contrairement à ces habitudes, à 10 heures je dormais déjà profondément, mais je m'éveillai vers les 11 h. 1/2. Entendant passer dans la rue les tramways électriques, je pensai qu'il était déjà jour et me pris à récriminer fortement contre moi-même en disant que depuis un instant je devrais être debout. Ne voulant pas me laisser reprendre par le sommeil, je laissais mon imagination vagabonder à l'aise quand soudain j'entendis une voix qui murmurait : « Canaille, canaille, viens me trouver! » (Pour la sincérité seule qu'en matière d'étude on doit toujours observer je répète les paroles textuelles.) Sûr de n'être pas le jouet d'une hallucination ni de ne pas rêver, je me mis à chercher qui pouvait bien me parler de la sorte. Ma pensée s'arrêta enfin sur une personne que je n'avais pas vue depuis quelques jours. Le soir même j'allai lui rendre visite et, sans parler aucunement du phénomène qui m'occupait, je l'interrogeai habilement. Elle me confessa que précisément à cette même heure, elle-même dans son lit, elle pensait à m'adresser des reproches. Je suis moins émerveillé d'avoir entendu la voix que d'avoir parfaitement senti ses cheveux voisins de ma nuque et cette impression de tiède chaleur que l'on éprouve lorsque quelqu'un vous parle à l'oreille. Le fait est certain, mais l'explication ? »

Signé : Mario Simeoni.

REVUE DES REVUES

Æsculape. — Nouvelle revue de médecine et de science générale, illustrée, impression de luxe, grand format. Ouvre ses colonnes aux sciences psychiques. Le numéro de janvier étudie « la survie de la pensée chez les guillotinés ». « On se demande avec terreur si la guillotine donne bien cette mort rapide et sans douleur qu'avaient rêvée les philanthropes... »

Le numéro de février traite « La question du jour » du Dr J. Barcat « Le Radium »; « L'homme quaternaire de La Chapelle aux Saints » (du Dr Paul Raymond) ancêtre découvert en 1908 dans la Corrèze par les abbés Bardin

et Bouyssonia. « Le cas du Dr Rose » intéressante nouvelle du Dr Delattre, de Bruxelles et surtout une étude de Papus « Les Faits Psychiques ». Le Dr Encausse dit : « Il est possible actuellement d'écrire pour des confrères un *état actuel des sciences psychiques* qui ramène la question sur un terrain positif. » Les illustrations représentent les expériences du Dr Ochorowicz, parues dans les *Annales des Sciences Psychiques*. Le Dr Ochorowicz « est parvenu à photographier, en plein jour et presque à sa volonté, le déplacement sans contact de petits objets matériels (crayons, aiguilles de montre, tubes à expériences, etc... »

Enfin le numéro de mars présente une remarquable chronique du Dr Grasset, de Montpellier « Les Faits du Spiritisme et nos connaissances sur l'Au-delà ». Décidément les faits psychiques sont nettement pris au sérieux par nos savants : « Nos connaissances sur l'Au-delà sont précisées et désormais étayées sur la science positive. Dans cette doctrine, le croyant et le spiritualiste trouvent une heureuse confirmation de leur foi et de leur doctrine ; l'incroyant et le matérialiste trouvent une doctrine, différente de la leur, mais à laquelle ils peuvent se rallier, parce qu'elles donnent à la notion de survivance le caractère, non d'un dogme religieux ou métaphysique, mais d'un fait scientifique que l'on doit, non croire, mais admettre. »

L'Initiation où nous retrouvons enfin Léon Combes avec la suite: Orphée et les orphiques; une belle étude de Teder « des symboles et de leur sens ». « Pour arriver au secret sublime du grand œuvre, il faut... s'affranchir auparavant de toutes les passions et reconnaître que la base fondamentale de toutes nos actions doit être l'amour de notre prochain, et non pas cette affreuse maxime que l'égoïsme a gravé partout « faire fortune », l'occultisme en Russie de Punar-Bhava : « *Lentement, bien lentement, la concorde s'établit entre tous les soldats de l'occulte, et bientôt le jour arrivera où les spirites, les théosophes, les métaphysiciens s'allieront aux occultistes et aux martinistes, abandonneront leurs petites rivalités étroites et vieillies, se fonderont en une vaste association, embrassant tout l'Empire. Je vois poindre le jour où sciences, philosophies, religions aujourd'hui divisées, se répandront (rejoindront sans doute) dans la lumière sous le pentacle de Ichashonah, et ce sera la vie, la splendeur de l'esprit, l'avènement de Malkout, le royaume de la Science !* »

Salut à ce frère universaliste !

Un titre intéressant de Mme O de Bezobrazow « Vers l'unique synthèse » ; la relation de la Société d'études philosophiques et psychiques de Tours « tradition ancienne », « Vie de Moïse », « Les tableaux d'Hélène Smith », sur qui nous ne saurions trop appeler l'attention, par Henry Pattay.

Les nouveaux horizons de la science et de la pensée. — Introduction

à la méthode expérimentale de Lydie Martial. Le symbolisme du blason de M. du Roure de Paulin, Cahin-caha de Jollivet Castelot : La limitation des armements :

P. N.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'apprendre le départ inattendu d'une sœur aimée et respectée, *Mme Stephen Vire*, l'une des fondatrices de la Crèche spirite de Lyon. Les œuvres qu'elle laisse sont le témoignage de ce que peuvent l'amour, l'énergie, la bonté, unis à un jugement droit et au plus complet désintéressement moral et matériel. Elle ne cessait de répéter : Les guérisons qui s'opèrent par mon intermédiaire ne sont pas miennes, elles sont l'œuvre des Esprits bienfaisants qui m'assistent, de même que la parole par laquelle je console et j'instruis est la leur. Je ne suis rien de moi-même, et les enseignements que je donne m'instruisent comme ils vous instruisent.

Son humilité, sa droiture, son désintéressement, sa docilité aux efforts que réclamaient ses Guides étaient ses titres à leur soutien. Elle est un exemple des forces dont la médiumnité revêt un être droit, au jugement sain, à l'esprit humble.

Sa vie spirite, si bien remplie, fut de courte durée : dix ans à peine.

En 1900 elle s'initiait aux principes du spiritisme dont le nom jusque là lui avait été inconnu. Son cœur et son esprit étaient préparés, ils n'eurent point de peine à s'en pénétrer. Comme épouse, mère, grand'mère, elle avait dignement rempli sa tâche et elle se donna à la famille humaine quand sa famille naturelle ne réclama plus ses soins.

Le développement de ses médiumnités se fit rapidement car, de cœur et d'âme, elle suivait les enseignements de ses Guides et se donnait humblement aux efforts auxquels ils l'appelaient. Son esprit désireux de s'instruire ne cessait d'interroger ses Protecteurs et ainsi grandissait le *Groupe d'Allan Kardec*.

En 1903, elle ouvrait une *Salle de malades* qui se remplit promptement des affligés du cœur, de l'âme et du corps. Le succès de cette salle est dû à l'enseignement qui s'y donnait. Le malade s'y initiait aux préceptes divins d'amour, de charité, de devoir envers tous et celui qui s'en pénétrait développait souvent ses facultés médianimiques ; c'était alors avec bonheur qu'à son tour il donnait quelques heures au service des malades quand il était médium guérisseur.

En 1904, de concert avec son amie, Mme Stephen ouvrait la Crèche spi-

rite. Elle donna, en cette œuvre d'amour, le témoignage de ce que peuvent le bon goût, l'esprit d'ordre et d'organisation, la bonté, l'énergie, le courage patient unis à des ressources restreintes mises au service des bons Esprits. *La Salle des malades, le Groupe d'Allan Kardec, la Crèche, l'École philosophique* fonctionnaient régulièrement portant les fruits désirés de ce labeur incessant quand un autre appel lui fut fait à notre amie.

En octobre 1906, se fondait la *Société des secours immédiats*, société formée d'une façon inattendue, un dimanche, en pleine séance de l'École philosophique, sous l'inspiration et le conseil des bons Esprits, et à la suite de la démonstration de douloureux tableaux des misères humaines, misères telles, que les souffrants de l'espace ont peine à se décider à la réincarnation tant ils appréhendent d'avoir à subir de pareilles épreuves.

En juillet 1908, un nouvel appel lui fut fait en faveur de la fondation d'un journal, *et le 5 décembre 1908*, paraissait le premier *numéro gratuit* du *Journal du désincarné à l'incarné*. Elle s'y donna de toutes ses forces, et son ardeur croissait en même temps que se développaient, toujours plus intenses, ses facultés médianimiques, elle reçut de si abondante copie que pendant de longues années le journal donnera régulièrement la suite des articles déjà parus ou ceux à insérer.

En avril 1910, elle *fit sa première visite astrale aux rédacteurs invisibles du « Bulletin mensuel des invisibles »*. En ces visites, notre bien-aimée nous faisait connaître les cités de l'espace, les travaux des bons Esprits, leurs enseignements, leurs efforts sur leurs frères terriens pour les tirer de leur torpeur et favoriser leur développement moral et intellectuel en vue d'adoucir leurs souffrances. Le journal n'a pas d'autre but. Quelles que soient les lignes qu'il retrace il ne vise que le bonheur de l'être humain quand il devient conscient de ses destinées et de ses devoirs.

En 1911 s'ajoute à ces efforts l'*Association du Petit Carnet pour le perfectionnement de l'être*. Si récente que soit cette fondation, elle fait déjà connaître ses bienfaisants effets. Celui qui de sa main a reçu le *Petit Carnet* le conserve comme le souvenir précieux d'un être qui, visiblement, n'est plus auprès de nous, mais dont la parole forte et persuasive nous dit encore : « Interrogeons le *Petit Carnet*, consultons-le ! Il nous apprendra à trouver sur notre triste terre le bonheur d'apprécier le bienfait de la vie, celui de nous instruire des lois divines et de comprendre qu'elles *se résument dans l'amour pour tous, dans la prière, dans le pardon des offenses.* »

Enfin, en *avril dernier*, le journal annonçait la fondation d'une œuvre nouvelle : *Aide aux vieillards dépourvus de ressources.*

La fondation de cette œuvre est due à la générosité d'un de nos frères qui, dans ses tendres sentiments, enveloppe à la fois l'enfant qui naît à la

vie et le vieillard qui, dans les pleurs et la souffrance, s'apprête à la quitter. Nous le bénissons.

LA CRÈCHE SPIRITE

LIVRES NOUVEAUX

La Dissociation d'une Personnalité, *étude biographique de Psychologie Pathologique*, par MORTON PRINCE, professeur de pathologie du système nerveux à l'école de médecine de « Tufts Collège ». Traduit de l'anglais par R. et J. RAY. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de Philosophie Contemporaine*, 10 francs, *port en sus*.

Le livre de M. Morton Prince est une monographie ; il se rapporte à un cas de personnalité multiple, sur lequel l'auteur avait fait une communication au Congrès International de psychologie, en 1900. Le cas était particulièrement riche en phénomènes pathologiques que l'auteur a minutieusement observés ; il retrace les diverses phases de la désintégration, très objectivement, telles qu'elles sont apparues à l'observation clinique ; puis il rapporte les tentatives qu'il dut faire pour retrouver le « moi moral » et assurer sa persistance.

L'ouvrage est d'une lecture attachante : on suit les péripéties du cas comme celles d'un drame ou d'un roman. Mais nous avons mieux ici qu'une histoire vraie. Le livre de M. Morton Prince est un travail scientifique : on y trouve une multitude de renseignements précis sur divers phénomènes pathologiques, aboulie, obsessions, hallucinations... Ces renseignements prennent une valeur particulière du fait même que le sujet observé nous est bien connu. — L'intérêt du livre n'est pas purement théorique : nous y voyons les efforts que l'on peut faire pour constituer une thérapeutique psychologique ; et ces efforts paraissent, dans le cas présent, couronnés de succès. — Ajoutons que le livre de M. Morton Prince est fort accessible ; il constitue, à notre sens, un bon ouvrage de vulgarisation : car l'auteur définit avec beaucoup de soin et de clarté les divers phénomènes qu'il étudie. De la sorte, l'ouvrage se trouve mis à la portée du grand public en raison précisément des qualités de méthode et de rigueur scientifiques dont son auteur a fait preuve.

Pour avoir de la chance

Le *Livre de la Veine*, par R. Schwaeblé. Grâce aux études de l'auteur, puisées à des sources anciennes, il donne le moyen d'avoir de la chance, de se bien porter, etc. Pour arriver à ces résultats, il indique des recettes, donne

des formules de talismans; explique des songes, fait connaître les mystères des tarots. Il indique les moyens de développer la volonté, de se connaître et de connaître autrui. Il donne des conseils pratiques d'astrologie.

Peu d'ouvrages écrits pour être compris par les gens de toutes les classes, ont obtenu dès leur apparition un succès aussi considérable et qui se dessine déjà tant en France qu'à l'étranger.

Le prix de ce volume intitulé : *Le Livre de la Veine* est de 2 fr. 50, franco 2 fr. 80. *Note de l'édit.*

Pour découvrir les Sources, les mines et les trésors au moyen de la baguette divinatoire et de divers appareils scientifiques, par HENRI MAGER. Brochure de 96 pages avec 11 figures. Prix : 1 franc.

Première partie. — I. La Baguette de coudrier. — II. Les mouvements de la baguette. — III. Les hypothèses sur les causes des mouvements de la baguette.

Deuxième partie. — I. Les baguettes métalliques. — II. Quelques propriétés des corps radiants. — III. Expériences susceptibles de prouver les causes des mouvements de certaines baguettes.

Troisième partie. — I. Appareils auditifs. — II. Appareils magnétiques influencés par les variations des courants telluriques.

Le Problème du Mal

R. Schwaeblé très connu dans le monde occulte publie aujourd'hui un important travail sur la *Sorcellerie Pratique* où de nombreux chapitres sont consacrés à l'Astrologie, à l'Alchimie et à la Magie. Dans les 320 pages compactes qui composent ce recueil de profonde érudition, l'auteur nous parle avec des développements inédits des Alchimistes contemporains, de la Matière, de la création de l'Or, du Mercure, de la Pierre philosophale, du livre des figures de Nicolas Flamel, du Satanisme, des Messes Noires, des Archives de la Bastille, du Traité des Nymphes de Paracelse, des recettes du Sorcier, du Sorcier des campagnes, de la Baguette divinatoire, du Miroir magique, des Tarots, des Talismans, de l'Envoûtement, de la Génération spontanée, des Expériences du Dr Leduc, de l'Éther et de la Morphine. Cet ouvrage, appelé à un très gros succès, a été publié au prix de 3 fr. 50. Il a pour titre : La *Sorcellerie Pratique* et est envoyé franco contre un mandat de 3 fr. 85 pour la France et 4 fr. 25 pour l'étranger.

Précis d'Auto-Suggestion volontaire, Éducation pratique de la volonté, Maîtrise de soi même. — Influence sur autrui, par le Dr Géraud Bonnet. Oran, 1910, 1 vol. in-18, 300 pages. Prix 3 fr. 50.

Améliorer l'individu, développer la vigueur physique, l'énergie morale, la fermeté du caractère, *tel est le but de ce livre.*

Il existe dans l'organisme humain des forces trop longtemps ignorées qui facilitent le succès et le bonheur.

L'auto-suggestion est une de ces forces.

Avec son aide, on peut se constituer une personnalité puissante qui permettra d'acquérir dans la société une situation prépondérante et de *devenir quelqu'un.*

Livres nouveaux en langue italienne

Le Impressioni materne. Etude expérimentale sur la genèse psychique de certaines « émotions » et monstruosités, par Enrico Carreras, membre de la Société d'Études psychiques de Milan, éd. de *Luce e Ombra*' prix : 1 franc. — L'auteur présente ici une très captivante étude du pouvoir avec lequel agissent sur le corps de l'enfant les impressions de la femme enceinte. Le matérialiste précis, qui va glanant pour la connaissance de notre personnalité, y trouvera une intéressante collaboration à l'étude biologique de l'homme.

La morale nei fenomeni medianici, par le prof. Carlo Caccia, éd. de *Luce e Ombra*, prix : 1 franc. — Il n'est pas facile de dire précisément en quoi consiste la médiumnité, dit l'auteur, car, pour qui l'a longuement et attentivement étudiée, son origine remonte dans le mystère tandis que l'authenticité de ses phénomènes ne peut pas être mise en doute. A l'appui de cette appréciation il vient donc exposer ce qu'il a appris pensant apporter son modeste tribut à la réduction du passionnant problème qu'est l'avenir de l'humanité.

La Porta Ermetica, par Guiliano Kremmers, éd. de *Luce e Ombra*, prix : 2 francs. — Intéressant exposé de l'Hermétisme, débarrassé des folies et des badauderies de l'empirisme magique et que propose l'auteur comme la route idéale de la perfection humaine.

Psiche Misteriosa. Les phénomènes dits spirites, par le Dr Carmelo Samona, Palerme, Libr. Alberto Reber, prix : 4 fr. 50. — Avec une compétence dénotant l'étude approfondie des phénomènes psychiques, le Dr Samonà nous dit d'abord, en ce qui concerne les phénomènes intellectuels, la va-

leur inégale des communications médiumniques, puis nous montre quelques cas faciles à expliquer avec la mentalité du médium tandis que d'autres démontrent une intervention de connaissances supranormales. Il passe ensuite en revue les phénomènes physiques et termine par un rapport sur les soirées médiumniques tenues à Palerme en 1902 avec Eusapia Paladino. Ce livre mérite d'être lu par tous les étudiants en phénomènes psychiques, non seulement parce que l'auteur est un médecin qui a le courage d'aborder de front l'étude de ces phénomènes, mais encore pour l'ordonnance et la clarté qui président à leur exposition.

Antiquarum Traditionum collecio. Traditions mystiques, tome III, par Isabel Cooper-Oakley, trad. de l'anglais, Milan, Libr. « Ars Regia », prix : 4 francs. — Cet ouvrage étudie les signes et les symboles de l'ésotérisme à travers les monuments, les associations de troubadours, les groupements d'initiés et de francs-maçons, les méthodes cryptographiques, et a le grand avantage d'offrir des renseignements utiles et nombreux sous le couvert d'une érudition incontestable.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Revue Scientifique et Morale du Spiritisme. — *Mai.* — Les hypothèses sur l'origine de la vie, G. Delanne. — Religions et Christianisme, G. Noël. — Restons spirites !! Chevreuil. — Les découvertes du Dr J. Ochorowicz, Baudelot. — Spiritisme et Espéranto, J.-C. Chaigneau. — Pensées du Cœur, J. Béziat. — Effets physiques bien contrôlés, G. D. — Commentaires sur César Lombroso, Paul Nord. — Les Aveugles, Lucien Boudet. — La médiumnité musicale de G. Aubert, G. Aubert. — Echos de partout, G. Delanne. — Les apparitions matérialisées des vivants et des morts, J. Leblond. — Revue de la Presse.

Annales des Sciences Psychiques. — *Mai.* — Mes constatations à Costa-Rica, Willy Reichel. — Considérations et hypothèses sur les Phénomènes de Bilocation, E. Bozzano. — Une conférence du professeur W.-F. Barett sur les phénomènes dits de « Poltergeist ». — Manifestation télépathique, C. Flammarion. — A propos du rapport sur le concours de l'Orientation. — Mme V. Agache-Schlœmer et Dr H. Bourbon. — Les Livres Nouveaux. — Echos et Nouvelles.

Revue Théosophique Française. Le Lotus Bleu. — *Mai.* — La Théosophie et la nouvelle Psychologie. La sous-conscience et la super-conscience, Annie Besant. — Les Monades de la Lune, C.-W. Leadbeater. — Echos

théosophiques, Revue des Revues, Bibliographie, D. A. Courmes. — Vies passées de membres de la S. T., A. Besant et C.-W. Leadbeater.

Revue du Psychisme Expérimental. — *Mai.* — Expérimentation magnétique et hypnotique, G. Durville. — Ma conception de la responsabilité dans l'hypnotisme, Dr F.-G. Defillo. — Le Psychisme contemporain, P. Piobb. — Télépathie, W. Wrchowszky. — L'origine de la vie ou Hétérogénie et Archébiose, Dr L.-S. Fulgairon. — Les trucs de la prestidigitation, le mage prestidigitateur sera-t-il accusateur ou accusé, H. Durville fils. — Conférences. — Revue des Livres.

Bulletin de l'Institut Général Psychologique. — *Avril-Mai.* — Commission internationale permanente de détermination mathématique des phénomènes psycho-biologiques; plan d'un manuel d'interpolation par Henri Galbrun, observations de MM. H. Poincaré, Luigi Amoroso, Lucien March, Abraham. — Conférences organisées par les sections ; Section de psychologie artistique ; La coordination des mouvements et la culture de la volonté par la gymnastique rythmique de Jacques Dalcroze, par M. Jean d'Udine. — Travaux des sections ; Section de Psychologie zoologique ; Contribution de la Psychologie du Poulpe par M. H. Pieron ; Observation de M. Ed. Perrier.

Le Monde Psychique. — *Juin.* — Travaux de l'Institut de Recherches psychiques de France ; Un cas de répercussion de dommage matériel par Spectator ; Observations sur la sortie du corps astral chez les Hystériques, par L. Lefranc ; Méthode de dédoublement personnel, par Ch. Lancelin. — Travaux généraux et recherches particulières ; Alchimie, par R. Schwaebl é. — Nécrologie, Rectification ; L'attitude mentale, R. Sadler. — Recueil de faits ; à Madagascar, les opérations magiques des Tanala de l'Incongo, par R. Boismont. — Un cas de réincarnation, Dr Carmelo Samona. — Souvenir d'un occultiste, par C. L. — Bibliographie.

Le voile d'Isis. — *Juin.* — Le Christ à un point de vue esthétique, Sédir. — La pensée intense, E. Bocquillet. — Interprétation de l'Horoscope, Julevno. — Pour augmenter les forces fluidiques de l'homme, E. Bosc. — Henri Torné, G. — Les mystères d'Isis, T. P. Boulage. — Curiosa. — Bibliographie. — Revues. — Nouvelles diverses. — Eliphas Levy, Le Livre des Sages.

Le Fraterniste. — *15 juin.* — Psychosie, au sujet de Dieu ? Evolution. — Sur le vif, Jean Valjean. — La Grande Enigme, Dieu et l'Univers, de L. Denis, Paul Pillault. — La Triplicité universelle, Line Kyno. — Les rayons X tuent les praticiens. — La Psychose, Jean Béziat. — Berteaux, il fut un Fraterniste, Paul Pillault. — Des morts! mort bourgeois, mort ouvrier.

— L'abbé Lemire et l'abbé Barrué. — Libre Christianisme. — Albin Valabrègue. — Éclectisme, Spiritualisme. — Le nouveau Christianisme, A. Valabrègue. — Le syndicat des malades. — Union éclectique universaliste, P. Nord. — L'occultisme en justice. — Spiritisme, un cas d'écriture directe. — Nos cures.

Le Théosophe. — *16 juin.* — Mme Annie Besant à Paris. — La naissance d'une Religion mondiale, A. Besant. — Alcyone, Gaston Revel. — L'influence de Mme A. Besant. — Vie de Jordano Bruno, vieux Théosophe. — Mme A. Besant à Londres. — Premier Congrès universel des races; Le concile de l'humanité, F. Y. G. — Evolution de nos professeurs de philosophie vers l'idéalisme, L. R. — Science et Théosophie. La doctrine secrète de Blavatsky corroborée par les récentes découvertes de la science, Dr A. Marquès. — Entraînement de l'Auto-Éducation, Fram. — Bibliographie, L. R.

Æsculape. — *Grande revue mensuelle illustrée, latéro-médicale.* — Le numéro: 1 fr. 50. Abonnement d'un an: 20 fr. (France), 25 fr. (Etranger). — *Avril.* — Les Fous en liberté (Open-Door) (7 illustrations). par le professeur S. Pozzi. — Une Grossesse historique (suite et fin), (4 illustrations), par le Dr Cabanes. — Les Faits du Spiritisme et nos connaissances sur l'Au-delà (suite et fin) (9 illustrations), par le professeur Grasset. — Ici sont étudiés, avec photos à l'appui, des faits plus extraordinaires que ceux envisagés précédemment et pour lesquels l'hypothèse spirite peut reparaître avec vraisemblance car ils sont difficiles à expliquer par les hypothèses scientifiques ordinaires (suggestion, télépathies, apparition de fantômes). — Illustration. — Cœur de Momie (4 illustrations), par le Dr Fraikin. — Le Lait meurtrier (9 illustrations), par le professeur Porcher. — Le Deuxième Salon des Médecins (28 mars-9 avril 1911) (16 illustrations). — Supplément. — Estampe du Dr P.-E. Colin ; Hommage au professeur Grasset ; Lettre d'Égypte; Une Génération de Femmes-Médecins ; La Vie terrestre a-t-elle une valeur? La Psychologie de la Femme moderne (d'après Anatole France) ; Le Cerveau, comme le rein, fait ce qu'il peut ; Pétrarque et les Médecins ; Misère et Création de Beauté ; Une Clinique chirurgicale (impressions d'hôpital) ; Médecine aéronautique ; Maman Colibri ; La Chevelure (poésie) ; Chlorose (poésie) ; Le Charlatan ; La Peur du Mal ; Sans Douleur.

Mai. — Les Sanctuaires médicaux de la Grèce et le Culte d'Æsculape (18 illustrations), par le Dr Coryllos (d'Athènes). — Le Tableau mystérieux de Londres (2 illustrations), par Mayfair. — Au jour, c'est le Christ marchant sur les bords de la mer Morte ; la nuit, une croix lumineuse et une auréole se surajoutent. Comment expliquer ce mystère? — Les Mariages de Monstres doubles (5 illustrations), par le Dr M. Baudouin. — Le lait meurtrier (9 illustrations), par le professeur Porcher. — Suite des illustrations d'humoristes

contemporains. Les remèdes. — Les Homœopates et l'Homœopathie (2 illustrations), par le Dr Encausse. — Les Mangeurs d'argile (5 illustrations), par Henry Hubert. — Les Amoureuses de Prêtres (2 illustrations), par le Dr Rolet. — Charles IX est-il mort empoisonné? (5 illustrations), par le Dr Courtadon. — *Supplément.* — Appel en faveur de l'Ecole de Médecine de Beyrouth. — Une gravure sur bois du Dr P.-E. Colin. — Le pape Nicolas, l'hygiène, la morale et la jupe-culotte. — Poules-Baromètres. — Les beaux jours de la saignée. — Un début poétique. — Le pronostic des étudiants pour le concours de protectorat (le berger et le basset laissent bien loin derrière eux leurs malheureux concurrents, dessin de d'Ostoya). — La Mort du Prince Impérial. — Le vol dans les grands magasins. — L'Alimentation chez les Hébreux. — Le rebouteur et son squelette articulé. — Précocité. — La Fiancée du Tsar (avec le portrait de Mme Nadine Van Brandt). — Les Vêtements Thermaux. — La Science (sonnet de Sully-Prudhomme). — Une consultation de Ricord (sonnet du Dr Gelineau).

Luce e Ombra. — *Mai.* — A. U. Anastadi : La médiumnité poliglotte dans l'histoire. — A. B : Nouvelles études sur l'orientation. — E. Bozzano : Considérations et hypothèses sur les phénomènes de bilocation. — F. Zingaropoli : Nella Doria Cambon et la nostalgie des vies antérieures. — G. Gasco : Expériences hypnotiques et messages spirituels. — G. Turati : La Portion humaine et le Tout divin. — *Pour la recherche psychique :* S. Balsamo : annonce de mort. — Les livres.

Ultra. — *Juin.* — La race immortelle, G. R. S. Mead. — La Théosophie du « Corrière della Sera », Dr V. Varo. — L'Idée de l'absolu, G. Rolla. — Meister Eckhart, Ugo Fortini de Giglo. — L'intuition, Dr Franz Hartmann. — L'Univers examiné par introspection, Dr Benedetto Bonacilli. — Les Muhizca, C. M. Perrone. — Rêves véridiques, Dr E. M. Dodsworth. — Mouvement spiritualiste. — Les phénomènes. — Mouvement théosophique.

Filosofia della Scienza. — *Juin.* — La maison du passé, V. La Scola. — Prémonition de mort, S. Rizzo. — La volonté de croire, W. James (traduction de l'ingénieur G. di Giorgi). — La connaissance du futur. Les lois de l'esprit, L. Nola Pitti. — La mort n'existe pas (réflexions) V. Cavalli. — Eternelle question... Sur l'Éternité, N. Lico. — Revue des revues, L. R. — Bibliographie.

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN